





**Mémorial**  
**de**  
**Saint-Cloud**  
**1960**

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE  
DES ANCIENS ÉLÈVES  
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD  
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1960)



## Madame Oscar AURIAC

**M**ADAME AURIAC est morte chez son fils, le docteur Pierre Auriac, en Gironde, le 15 janvier 1960.

Elle menait, depuis la disparition de notre cher Directeur, une vie toute dévouée au culte du souvenir et à de discrètes bonnes œuvres, partagée entre la maison familiale de Saint-Girons et la Gironde où elle trouvait, avec l'appui de son fils et de sa belle-fille, tant de souvenirs précieux et poignants en cette maison du 160, Bd George-V où son fils aîné s'était, en 1941, donné la mort pour échapper à la Gestapo et où s'était éteint, après de dures épreuves, l'admirable compagnon de sa vie.

Elle se trouvait chez son fils le dimanche 10 janvier. Un malaise la prit, que rien ne laissait prévoir, attribué d'abord à une grippe bénigne et à quelque surmenage. Un spécialiste appelé, diagnostiqua une légère lésion cardiaque. Le vendredi soir, un infarctus du myocarde l'emportait en un instant, et contre toute attente.

Elle fut inhumée à St-Girons, auprès de son mari et de son fils, dans la plus discrète intimité.

Ainsi s'acheva une existence toute de modestie et de dévouement, mais ennoblie aussi par la souffrance et le courage.

Qu'il soit permis ici de résumer, pour les jeunes qui n'ont pas connu ces épreuves, l'étonnante histoire de cette famille française.

Celui qui devait devenir le cinquième directeur de l'Ecole (1935-1942), fils d'instituteur ariégeois, orphelin tout jeune avec trois sœurs cadettes, mais aidé par de généreux amis, parvint à conquérir brillamment l'agrégation de philosophie,

avant de développer, dans l'Inspection académique, l'Inspection Générale et à la tête de notre Ecole une carrière dont l'éclat n'est pas oublié. Il avait épousé la fille de son plus généreux protecteur et aidé ses sœurs à entrer dans l'enseignement.

Une carrière exemplaire, deux fils admirablement doués ; puis, brusquement, un étonnant enchaînement de malheurs : le fils aîné, Jean Auriac, professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux, entré tôt dans la Résistance et acculé au suicide pour ne pas tomber entre les mains de la Gestapo ; peu après, notre Directeur sombrant dans la cécité, payant à un destin jaloux un rude tribut de souffrance et de deuil. Le second fils, Pierre Auriac, engagé dans l'Armée de la Libération, et y accomplissant d'étonnants exploits...

C'est sur ce fond de tristesse, mais aussi de gloire, que se sont déroulées les dernières années de Madame Auriac, sévère figure drapée de noir, enveloppée de sage et atavique résignation.

Que du moins sa mémoire soit évoquée avec respect par ceux qui l'ont connue et qui ont vécu non loin d'elle toutes ces choses révolues, que disputent dorénavant au temps jaloux la piété des survivants et un bronze méditatif, dans un square paisible, aux bords du Salat saint-gironnais.

H. CANAC.

# Le Souvenir de Paul DESJARDINS

(1859-1940)

*Professeur à l'École de 1906 à 1919*

**O**N a, cette année, célébré avec éclat en divers lieux et de diverses manières le centenaire de la naissance d'Henri Bergson et de celle de Jean Jaurès. Ils appartenaient à la même promotion de l'école normale supérieure. Un de leurs condisciples, né comme eux en 1859, Paul Desjardins, mérite lui aussi que l'année qui marque le centenaire de sa naissance, on se souvienne de lui, on évoque son image et sa mémoire.

Un précieux recueil de notes ou d'articles divers rédigés par des écrivains et des universitaires célèbres ou connus, fut publié à la mémoire de Paul Desjardins par les soins de sa fille en 1949, neuf ans après sa mort. Georges Guy-Grand, Jean Schlumberger, Pierre Hamp, Léon Brunschwig, André Maurois, André Siegfried, Vladimir Jankélévitch, Raymond Aron, Henri Roudier, Maurice de Condillac, Georges Gilbert, ont apporté leur témoignage, chacun à leur manière, à un homme qui fut l'un des grands humanistes de sa génération. Ils ont tous mis en relief ce qui le caractérisait : une quête incessante de la vérité, un art inimitable de diriger une discussion, une universalité et en même temps une profondeur de culture qui lui permettaient, tous les ans, de susciter et de guider, rue Visconti, les débats les plus propres à intéresser une élite et d'ébaucher des programmes admirablement nourissants, souvent renouvelants, des Entretiens de Pontigny. Je viens de relire ou tout au moins de parcourir les n<sup>os</sup> du Bulletin de l'Union pour la Vérité que je possède, de revoir cette

admirable collection de « la Civilisation Française » où il essaya, durant un temps trop bref, au lendemain de la victoire de 1918 de fonder sur « la Sainte Horreur des Français pour l'usurpation et le privilège, une éducation qui fasse de l'égoïsme un déshonneur ». Et je reste ébloui par l'intensité de vie intellectuelle ou mieux de vie spirituelle, de respect de l'homme, de foi dans sa destinée dont témoignent ces publications. Je pense, comme l'affirmait M. Guy-Grand, que « tout historien véridique de la pensée et de la sensibilité française devra consulter les collections du **Bulletin** et des **Entretiens** et les publications presque toutes confidentielles qui dorment sous la poudre des rayons ».

Trois anciens ou anciennes élèves, Paul Mazon pour le collège Stanislas, Hélène Tuzet et Liliane Tasca-Chomette pour Sèvres, ont rappelé dans ce même recueil en trois beaux articles pénétrants, à la fois émouvants et lucides ce que fut l'œuvre de professeur de P. Desjardins, l'action qu'il eut sur ses élèves. On permettra à quelqu'un qui l'a connu par son enseignement de St-Cloud de lui consacrer quelques lignes à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Je ne fus point directement son élève ; mais je fus à la fois moins et plus : l'élève d'un de ses élèves les plus chers : Charles Compodonico, major de la promotion 1908-1910, un de ces nombreux « cloutiers » qui, de 1914 à 1918, ont offert et donné leur vie pour une cause qui leur paraissait juste. Le bulletin de mars 1923 de l'Association des anciens élèves de St-Cloud avait publié un article que j'avais écrit sur mon ancien maître. Quelques jours après la parution de cet article, j'avais la surprise et la joie de recevoir une longue et très belle lettre de Paul Desjardins me disant le souvenir fidèle qu'il gardait à Charles Compodonico et l'attachement profond qu'il avait voué à St-Cloud. Charles Compodonico m'avait tant parlé de lui, et aussi mon ami André Cotelette, que ma réponse fut enthousiaste. J'avais alors deux anciens élèves à St-Cloud ; il demanda à les voir, les vit, m'écrivit à leur sujet. Et il m'invita à une des « décades » de l'été de 1923 à Pontigny. C'est ainsi que je l'ai connu. Et il fut surpris (le fut-il ?) de constater que j'avais eu entre les mains des notes prises aux cours qu'il avait professés à St-Cloud, que j'avais tiré profit de ces notes et même que j'y avais discerné les cours où il cherchait et peu à peu cernait sa pensée, de ceux où il l'exprimait en formules éblouissantes et originales avec une incomparable netteté. Et c'est sans doute parce que j'étais comme un vivant symbole de l'influence qu'il pouvait avoir sur des inconnus par l'enseignement de ses élèves qu'il me manifesta, toujours et jusqu'à sa mort, une affection privilégiée. Il aimait certes les

êtres pour eux-mêmes en ce qu'ils avaient d'individuel ; il m'en a donné des preuves que je n'oublie point ; il m'a souvent parlé d'anciens ou d'anciennes élèves que j'avais eu l'occasion de connaître, avec une pénétration, une sympathie, parfois une tendresse inquiète en ce qui concernait non point leur carrière, mais leur destinée qui témoignaient de l'affection qu'il leur avait donnée ; mais je crois aussi qu'il classait les êtres en innombrables et mouvantes catégories qui tendaient toutes à se rejoindre dans l'idée qu'il se faisait de l'homme, de sa misère et de sa grandeur, et qu'il les aimait tant pour ce qu'ils représentaient que pour ce qu'ils étaient.

Je fus élève inspecteur à St-Cloud pendant l'année scolaire 1923-1924 et Paul Desjardins m'avait confié à titre bénévole la charge redoutable et exaltante du Secrétariat de l'union pour la Vérité. C'est alors que j'ai appris à le mieux connaître et que j'ai pu mesurer la place éminente qu'il occupait parmi les philosophes ou les écrivains de son temps.

Certains d'entre eux venaient à peu près régulièrement aux entretiens de la rue Visconti. Et les samedis de Mme Desjardins voyaient tous les mois défiler dans l'hôtel de la rue Boulainvilliers le Tout Paris sérieux des lettres et de la pensée. Il eût pu écrire des livres qui fussent restés : celui où il a réuni trois grands articles sur **la méthode des classiques** en est un témoignage.

Le grand helléniste Paul Mazon fait allusion, dans ses pages qu'il lui a consacrées, à ses dons d'écrivain, à son admirable talent de traducteur des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Mais Desjardins avait une pensée si riche et si mouvante qu'il n'avait jamais le sentiment de pouvoir l'exprimer dans sa plénitude, d'écrire des pages qui, pour lui, fussent définitives. Et, plus que les œuvres, l'élan qui les avait produites, celui qu'elles suscitaient, l'intéressaient. Il aimait passionnément agir sur les êtres, éveiller en eux des idées, les préciser avec eux. C'est dire qu'il aimait enseigner. A plusieurs reprises, il a essayé de créer des écoles à Pontigny.

Il m'a souvent parlé de St-Cloud et de la joie qu'il avait éprouvée à y enseigner. Il y avait connu des esprits remarquables dont il aimait à parler, en particulier l'admirable et héroïque Albert Thierry qui l'avait aidé à mettre au point et à publier ce **Calendrier Manuel des Serviteurs de la vérité** qui est le véritable bréviaire d'une vie intérieure sans dogmes. J'ai souvent parlé de lui avec ses anciens élèves. Ils ne l'aimaient pas tous. Et cela ne m'étonne pas. Il était difficile à connaître. Il aimait et redoutait à la fois d'être aimé. D'où des coquetteries, puis des réticences, parfois une ironie d'une blessante justesse qui déconcertaient et pouvaient éloigner. Surtout cet

homme qui, au moment où il avait publié le **Devoir présent**, avait renoncé à la vie brillante qui déjà s'annonçait à lui pour se consacrer à un apostolat sans éclat, voulait être aimé non point pour les qualités d'esprit exceptionnelles qu'il avait conservées, mais pour les vertus profondes vers lesquelles il tendait. Il écartait d'un geste ou d'un mot ceux qui s'y trompaient. Mais quand on l'avait approché, quand il avait senti qu'on l'aimait tel qu'il voulait être autant que tel qu'il était, qu'on se maintenait spontanément dans son sillage, toute sa carapace de réticences, de calculs, de coquetteries, d'ironies, s'évanouissait, et il se révélait d'une charmante simplicité, d'une amitié délicate, constamment attentive et inventive, admirablement sûre.

Je l'ai revu pour la dernière fois en 1938 à Pontigny. Je n'y avais passé qu'un ou deux jours au milieu d'une décade qui le décevait. Les entretiens qui, dans son esprit, devaient conduire ses interlocuteurs à mettre en relief tout ce qui rassemble les hommes par delà les différences qui paraissent les séparer, s'orientaient vers l'analyse subtile et complaisante de tout ce qui différencie les hommes appartenant à une même civilisation et qui plus est aux mêmes groupes.

Je devais partir d'assez bon matin aussitôt après le petit déjeuner. Il tint à m'accompagner jusqu'à ma voiture que j'avais rangée devant la porte d'entrée de l'Abbaye. Il avait 79 ans. Il pensait que c'était un adieu qu'il me disait. Il me parlait de Compodonico qui nous avait rapprochés et aussi de son fils aîné Michel, tué pendant la guerre de 1914-1918, qui eût été de mon âge et qu'il s'imaginait que j'avais connu. Il était visiblement très ému... Il en vint à me dire quelques mots des entretiens qui l'avaient déçu et à me demander mon avis. Je tirai de mon expérience marocaine quelques faits prouvant que, par delà des différences qui paraissent infranchissables, des contacts dont les intéressés n'ont pas toujours conscience s'établissent. Et j'ajoutai qu'on peut avec une égale certitude, mettre l'accent sur ce qui peut rassembler ou sur ce qui divise les hommes, mais que ceux qui cherchent à promouvoir les ressemblances servent l'humanité tandis que ceux qui cherchent à se servir de l'humanité s'appuient toujours sur les différences qui séparent les groupes humains. Paul Desjardins ralentissait le pas au fur et à mesure que je parlais. Mes propos, si simples qu'ils fussent, éveillaient en lui des échos qui s'amplifiaient d'eux-mêmes. Des souvenirs de lectures se levaient dans son esprit. Il ne vint pas jusqu'à ma voiture. Il s'arrêta à mi-chemin. Il me serra hâtivement et distraitemment la main et s'enfuit vers sa bibliothèque rassembler des textes qui l'aideraient à préciser, à coordonner ses idées et à remettre l'entre-

rien du soir sur la voie qu'il avait choisie. La dernière image que je garde de lui est celle-là : celle d'un grand vieillard se dirigeant aussi vite qu'il le pouvait, dans la lumière du matin, vers ses livres, oublieux de ses sentiments personnels, possédé par les idées. J'ai pensé à Socrate et à Platon.

« J'ai souvent regretté, écrivait André Siegfried, qu'il n'ait pas écrit davantage. J'ai compris par la suite qu'il avait une mission et que cette mission n'était peut-être pas d'écrire, mais d'animer, d'entraîner ses disciples, ses amis... Pareille mission comporte des sacrifices, elle revendique l'homme tout entier, elle lui interdit cet inévitable égoïsme de l'auteur qui, en défendant son œuvre, est avare de sa personne. Desjardins donnait sa personne, qui rayonnait, et ce rayonnement n'a pas cessé quand il a cessé de vivre, car la chaleur de sa pensée maintient encore chez ceux qui l'ont connu cet amour des choses de l'esprit sans lequel il estimait que la vie ne vaut pas la peine de vivre. »

Oui, Paul Desjardins méritait que sa mémoire et sa vie fussent évoquées. Il est, tout comme Bergson, tout comme Jaurès dont il fut le condisciple et l'ami, de ceux dont l'exemple et le souvenir aident les vivants à se redresser, à s'oublier et à mieux vivre.

Roger THABAULT.

## Jean PÊCHER

*Professeur à l'École de 1923 à 1928*

Il m'est difficile et surtout pénible de réaliser la mort de mon « bon maître ». C'est ainsi que je le nommais, Jean Pêcher, mon ancien professeur de Lettres à Saint-Cloud, puis inspecteur général de l'Enseignement du second degré. Il était un si beau vivant que le ton des nécrologies ne lui convient guère...

Tous les matins où nous avions classe de Lettres, il nous arrivait du bas de la place Georges-Clemenceau, le journal « Le Matin » sous son moignon. Car il était amputé du bras gauche, un peu au-dessus du coude. Je le dis pour ceux qui ne l'ont pas connu. Tard, assez tard tout de même dans nos relations (bien que la jeunesse soit volontiers insolente) je me hasardais à lui demander :

— Mon bon maître, quelles nouvelles nous apportez-vous sous votre aileron ?

— Jeune insolent. Laissez donc, en dehors de votre belle Thébaïde, le monde à ses turpitudes infinies. D'ailleurs, et Bergson vous expliquerait cela mieux que moi, tout ça, c'est déjà du passé plus ou moins lointain !

Nous l'accompagnions ensuite, assez respectueusement, jusqu'aux petites classes du fond de la cour, assez minables, à vrai dire, mais dont les vieux « cloutiers » dont je suis, regrettent la disparition. Il n'y a, à vrai dire, aucun rapport avec un autoroute et de vieilles salles de classe, chargées de pensées enthousiastes et juvéniles !

Le bon maître nous demandait : « Où en étions-nous la dernière fois ? ».

Un élève dévoué rouvrait Marot ou La Fontaine et précisait la page du poème ou de la fable. M. Pêcher chaussait ses lunettes, jetait sur le texte un coup d'œil aquilin, retirait ses lunettes, en suçait l'extrémité de la branche gauche et donnait son premier coup d'archet. D'archet vocal, d'une voix un peu grasse mais qui avait « de l'épaisseur » comme disent les techniciens de la radio. Son cours était un chef-d'œuvre d'éloquence familière. Il aimait, en littérature, le dru, le goulu, le charme, le presque grivois. Humain, très humain. Notre autre professeur, aussi remarquable, M. Jacquot, était, lui, un puits de science et travaillait plutôt dans le sérieux : Boileau, Malherbe. Mais c'étaient deux gaillards !

Je me rappelle, de Jean Pêcher, un commentaire consacré à « La Tortue et les deux Canards » qui fut un enchantement. Je me suis permis, plus tard, ayant de la mémoire, de le ressortir — ou à peu près — à des élèves d'école normale, de Mirecourt ou d'Arras. Et j'obtins un beau succès, que je dois à Jean Pêcher. Par contre, ses conférences aux « Annales » nous déçurent. Nous y fûmes (ce passé « simple » est un hommage à sa mémoire, car il aimait beaucoup ce temps de notre conjugaison). Je le lui dis. Il me rétorqua :

— Que voulez-vous, mon cher Fombeure. Là-bas je parle à des vieilles biques et à des pucelles. Je dois me contenir !

— Et ici ? Vous parlez à des puceaux !

— Voire ! me répondit-il. Comme Panurge.

Mais parlons de lui. Assez parlé de nous...

Je vous dirai d'abord, mes chers camarades de Saint-Cloud, que les renseignements biographiques qui vont suivre m'ont été fournis par son fils, docteur et homme fort agréable. S'il y a fantaisie, elle n'est point de mon fait, mais œuvre de la vie :

Jean Pêcher naquit à Blainon, chef-lieu de canton de la Loire-Maritime. Son père était artisan. Sa mère mourut assez tôt, si l'on considère sa vie à lui. Orphelin à treize ans, il fut alors adopté par une de ses tantes, sœur de son père, donc née Pêcher. Elle avait épousé un explorateur argentin, M. Ribera, qui devint le père adoptif de Jean Pêcher. Et qui permit à ce jeune homme étonnamment doué de continuer ses études jusqu'à l'agrégation, préparée en Sorbonne. Il y connut, en leur temps, François Albert, Gustave Téry, Edouard Herriot. Et Albert Bayet, toujours bien vivant. Tous ceux, en somme, de « la République des Professeurs », me dit son fils. Il s'en-vola vers la province. Comme tout le monde. Fit un remplacement de quinze jours à Lorient. Puis alla à Toulouse, où il se

passionna pour les « Toros ». Connut M. Bedouce, ministre ayant créé au cours de sa carrière éphémère, une pièce de vingt sous, « la bedoucette », que j'ai connue.

— On chantait alors : « Citoyen Bedouce, violettes et violons ». Le même Bedouce — à moins que ce ne soit Jean Pêcher — habitait à Toulouse le quartier dit des « Trois Cocus ». L'un des deux déclara : « Trois cocus seulement dans ce quartier. Donc quartier démocratique et vertueux ! ».

Puis Jean Pêcher fut nommé à Laon. Y vit Jules Romains, professeur passager, puis écrivain régulier. Ensuite s'en fut à Lyon, comme professeur de rhétorique au lycée Ampère. Puis à Paris où le prit la guerre 14. Fut nommé caporal à Verdun parce que sachant le grec. Le soldat de deuxième classe, à l'esprit orné comme l'un des plus rayonnants héros de Rabelais, se chauffait au soleil. Son capitaine lui demanda (avec aménité, sans doute) :

— Qu'est-ce que vous foutez là, en plein soleil ?

Le soldat Jean Pêcher lui répondit tranquillement :

— Je fais de l'héliothérapie ! »

Le capitaine se fit expliquer le mot, venu du grec, et la chose. Et le fit nommer caporal. C'est bien. Le caporal fit son chemin. D'ailleurs, en son jeune âge, il avait déjà été en relation avec la veuve du général Cambronne. (Encore une fois, je n'invente rien). Il monta jusqu'au grade de lieutenant. En 1917, il se trouvait à Verdun, à l'époque des mutineries. Puis, en avril 1918, dans un Etat-Major où servaient, entre autres, le prince de Monaco, général français, Henry de Jouvenel, le fils du général de Lanzac, qui fut limogé (le père !). Plus un représentant du Japon Kobayashi qui fit ensuite, paraît-il, une glorieuse campagne en Mandchourie.

En octobre 1918, la guerre étant considérée comme quasiment finie, on faisait visiter les champs de bataille à de riches Américains, nos alliés de toujours. Ceci aux environs de Reims. Les officiers servaient de cornacs. Le lieutenant Pêcher itou.

Une Américaine qu'il accompagnait, sans doute un peu trop curieuse, ramassa sur le champ de bataille déserté, une grenade italienne non dégoupillée. N'eut aucune peine à la faire péter avant que son guide ait eu le temps d'intervenir. Elle y perdit la vie. Lui y perdit son avant-bras. En 1919, Jean Pêcher fut nommé professeur à Louis-le-Grand. En 1921 à Condorcet. Puis chargé de cours à Saint-Cloud et Fontenay-aux-Roses. Il aimait beaucoup ces deux grandes écoles. Enfin devint inspecteur général. Eut quelques ennuis avec les séides du ministre d'alors, Abel Bonnard. Pour son franc-parler. Se retira alors à Argentat, en Corrèze, en son domaine « Le Bastier », près la Dordogne. Pour y jouer au bridge, m'annonçait-il.

Cette vie me paraît exemplaire, parce qu'elle est chargée d'un beau et bon poids d'humaine gentillesse et simplicité. Ni arriviste, ni matamore, mais sceptique et souriant à la fois. Une espèce de pessimiste gai et tout dévoué à sa tâche terrestre. Jean Pêcher est l'un de mes professeurs que j'ai le plus aimés. Pour cela, que la terre lui soit légère ! Qu'il prenne son repos « sous les ombres myrteux », avec Virgile et Ronsard, ou en quelque autre séjour des morts. En tout cas, je ne cesserai de penser à lui, car, comme le disait Antigone : « J'ai plus longtemps à plaire aux morts qu'à ceux qui sont ici... »

Ce qui ne doit pas nous empêcher de vivre. D'autant que nul, plus que lui, n'était meilleur vivant. Et : je l'ai connu, Horatio... pour ma joie.

Maurice FOMBEURE

## Raymond BAYER

**C'**EST la pire mélancolie de la vieillesse de vivre dans la société des ombres et de se dire qu'on emportera avec soi un peu de cette immortalité précaire que leur accorde notre mémoire. Pourtant, la trace de leur pensée nous survivra-t-elle dans leurs œuvres.

A. M. et Charles Lalo, Paul Jamati, Raymond Bayer, à l'appel de leurs noms, surgit ce petit groupe d'esthéticiens parisiens unis dans une commune ferveur. Etienne Souriau parmi nous en entretient le souvenir. Je les connaissais, ils étaient mes amis ; je retrouve leur regard et j'entends leur voix. Je pourrais retracer les traits de chacun d'eux.

Et d'abord, ceux de Raymond Bayer. Il eût aimé sans doute que son souvenir ne fût pas séparé de celui de ses compagnons. Mais par quelques côtés, il était plus proche de moi. Une communauté de formation originelle dans la vieille Maison de Saint-Cloud réunissait l'aîné et le cadet dans un même sentiment de devoir vis-à-vis de l'Université. D'une Université accueillante aux efforts sincères. Avec Berger, angliciste de Bordeaux, avec Sarrailh, hispanisant de Poitiers, nous avons formé tous les quatre la première équipe de primaires accédant à l'enseignement des Facultés des Lettres. Nous devons nous retrouver, Bayer et moi, en Sorbonne, au cours de la guerre, aux côtés de cet homme exquis dont nous mesurons la place éminente dans la pensée philosophique française, Emile Brehier, son beau-père.

Un géographe ne se hasarderait pas à parler de l'œuvre philosophique de Raymond Bayer. Au plus hasarderait-il l'aveu de cette émotion qu'il éprouvait devant cette ardeur à construire l'esthétique. La certitude de l'éternité de la beauté a été un

refuge pour le plus pessimiste de nos poètes. Elle n'était pas moindre chez notre ami. Mais elle n'avait pas besoin pour s'épanouir de fleurir sur le fumier des civilisations. Il était toute pensée, mais la pensée se traduisait en action. Nous restions étonnés devant la multiplicité et la dimension des tâches qu'il assumait, sans en paraître accablé et sans que jamais ses devoirs enseignants fussent négligés. Il a été frappé en pleine vitalité. Mais au cours de cette longue agonie, où la flamme de la vie ne brûlait que par les soins d'une épouse admirable, il gardait encore le souci de son œuvre, la volonté de la parfaire. Admirable exemple pour ceux qui, comme lui, ont vécu pour le service de l'esprit. Il nous est bien utile en ce temps.

Enfin, il nous aimait. Il avait conservé toute sa gratitude pour la Maison de sa jeunesse. Sachant que nous ne le reverrions jamais parmi nous, nous avions voulu le maintenir à la vice-présidence de notre Association. C'était un symbole.

Nous répondons au vœu de celle qui fut son admirable compagne et connaissait ses sentiments pour Saint-Cloud, en nous unissant à la piété de son souvenir.

Max SORRE.

### Extraits du « Giornale Di Metafisica » de Turin

**L'**ESTHETIQUE française, déjà si éprouvée par les disparitions de Charles Lalo (1953), Joseph Segond (1954) et Georges Jamati (1954), vient de perdre en la personne du philosophe Raymond Bayer, mort à Paris le 15 juillet 1959, un de ses plus éminents représentants.

Né le 2 septembre 1898, il entra à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud à la fin de la Grande Guerre et, après trois ans d'études, devint professeur dans l'enseignement secondaire parisien (Collèges Colbert et Chaptal — un de ses élèves les plus célèbres de cette époque fut le dramaturge Jean Anouilh). En dépit d'exténuantes obligations d'enseignement, il se consacra à la préparation d'un Doctorat ès Lettres qu'il soutint en 1933 devant l'Université de Paris. Douze ans d'obscurs efforts — un grand esprit en face d'un grand sujet — furent alors révélés au public et furent applaudis de l'élite.

Victor Basch eut la joie de voir l'œuvre de son élève, devenu à son tour un Maître, couronnée trois fois en moins de trois ans : en effet, **L'Esthétique de la Grâce** (1) fut honorée du **prix de la meilleure thèse de 1933** (Jury présidé par Joseph Bédier), puis, sur proposition d'André Lalande et de Joseph Dumas, du **prix Dagnan-Bouveret** décerné en 1934 par l'Académie des Sciences Morales et Politiques et enfin du **prix Charles Blanc** décerné en 1935 sur les rapports d'Henri Bergson, Paul Valéry et Emile Male. La thèse complémentaire, sur **Léonard de Vinci** (2), fut aussi très remarquée et elle a parfaitement surmonté l'épreuve du temps : on peut dire qu'aujourd'hui elle demeure l'analyse esthétique cardinale de l'œuvre d'un des plus grands génies de la Renaissance.

Dès octobre 1937, le nouveau Docteur entra dans les cadres de l'Enseignement supérieur et, après cinq ans à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen, il fut élu à la Chaire de Philosophie générale de la Sorbonne (1942). Il me semble utile ici de puiser dans mes souvenirs personnels. J'étais alors étudiant et je me souviens de ces premiers cours du nouveau professeur. Sans consulter la moindre note, debout devant la chaire comme pour éviter qu'elle s'interposât entre son auditoire et lui, il parla d'un sujet qui nous tenait tous à cœur — l'art de composer une dissertation philosophique — mais il le fit en nous ouvrant de multiples perspectives qui, cela m'est clairement apparu depuis, étaient toutes soigneusement choisies pour leur valeur maïeutique par rapport à de jeunes étudiants. Ainsi, dès le premier abord, l'enseignement du Maître était marqué d'un double sceau : utilité pratique et art d'éveiller la pensée. Mais cette pensée, comme il savait ensuite la diriger, l'exploiter ; créant avec sa classe une union parfaite il n'était jamais le magister mais l'inspirateur d'une équipe, chose exaltante et dangereuse en une époque où le fascisme régnait en France et où la pensée libre était persécutée... Cette qualité d'inspirateur, j'ai compris ensuite qu'il savait la conserver dans la tâche fort délicate de directeur de thèse. Il avait l'art d'encourager et savait trouver les mots pour expliquer à un élève que son travail était bon et intéressant, mais qu'il valait mieux le recommencer. Ceci était plus que le fruit d'une affabilité naturelle, c'était aussi un système mûrement pensé et quelle ne fut pas mon émotion que de lire, dans ce qui sera un ouvrage posthume (3), l'aphorisme : « Selon moi, toute la loi morale tient

(1) 2 volumes, Alcan, 1933 (Paris).

(2) 1 volume, Alcan, 1933 (Paris).

(3) Dans **Les Philosophes d'aujourd'hui**, symposium présenté par D. Huisman, Centre de Documentation Universitaire, Paris, à paraître en 1960.

en ceci : « Dans tous tes rapports avec un homme, donne-lui des forces ». Les étudiants parvenaient — après de nombreuses visites où Raymond Bayer les accueillait chez lui sans compter un temps vraiment précieux — à des travaux de qualité se développant dans les directions les plus variées. Ainsi le Maître se consacra-t-il tout entier à sa mission et la liste de ses activités est impressionnante (4), la valeur en fut d'ailleurs consacrée par des distinctions françaises (il était chevalier de la Légion d'Honneur) et étrangères (il fut élu membre de l'Académie des Arts et des Lettres de Suède et membre de l'Académie de Coimbre). Il fut frappé en pleine activité ; c'est au moment même où, en 1951, il faisait une tournée de conférences aux Etats-Unis qu'une congestion cérébrale le terrassa. Hémiplégique, il ne renonça pas à recevoir ses étudiants et consacra désormais son temps à l'élaboration d'importants ouvrages : il était en train de corriger les épreuves de **L'Histoire de l'Esthétique** (5) lorsque la mort nous l'arracha...

J'ai beaucoup parlé du Professeur parce que c'est lui surtout qui disparaît, le Philosophe et l'Esthéticien demeurent et restent à notre portée dans toutes les bibliothèques.

Ce qui frappe dans la pensée magistrale de Raymond Bayer, c'est ce développement harmonieux et continu qui nous conduit du **réalisme opératoire** à une dialectique supérieure que l'on peut résumer en deux citations :

« C'est le sort des métaphysiques de l'intuition de s'aller jeter en une esthétique » (6) ;

(4) Président d'Honneur de l'Institut International de Philosophie, ancien secrétaire de la Fédération Internationale de Philosophie et aussi de la Société française de Psychologie, secrétaire général de la Société française de Philosophie, vice-président de la Société française d'Esthétique, directeur du Corpus des Philosophes français et de la collection **Philosophie de la Matière** (Presses Universitaires de France), directeur du Bulletin analytique du C. N. R. S. pour la partie philosophique, ancien Directeur de la Bibliographie de la Philosophie (Librairie Vrin). — Mission Fulbright aux Etats-Unis, tournées de conférences en Belgique et en Allemagne, secrétaire du Congrès Descartes (Paris, 1937) et du deuxième Congrès International d'Esthétique (Paris, 1947), représentant de l'Institut International de Philosophie aux entretiens de Lund (Suède), représentant de la Société française de Philosophie au Congrès de Neuchâtel (Suisse), représentant de l'Institut de Filmologie au Congrès de Filmologie à Venise (Italie), représentant de l'U. N. E. S. C. O. aux Congrès des Humanistes à Rome et à Florence (Italie), représentant de la France au Congrès des Sociétés de Philosophie à Bruxelles (Belgique), représentant de l'Institut International de Philosophie à Amsterdam (Hollande), représentant de la France au Congrès International de Philosophie à Prague (Tchécoslovaquie) et à celui de l'Aristotelian Society de Grande-Bretagne, etc.

(5) A paraître en 1960, Armand Colin éd. (Paris).

(6) **Essais sur la Méthode en Esthétique**, Flammarion éd., 1953 (Paris).

« Pour moi, le fond des choses est esthétique et l'esthétique est l'aboutissement des métaphysiques de l'intuition » (7) ; et qui se situe avec une précision admirable dans cette vision du monde, véritable raison d'être du philosophe :

« Un des points essentiels à la base de ma philosophie est ma conception du moi et de l'univers. Le monde ne contient pas notre moi, mais notre moi contient le monde ; nous ne sommes pas dans le monde, mais c'est le monde qui est en nous. La grandeur de l'homme n'est donc pas dans son acceptation, mais dans son autoritarisme : je n'ai que faire d'un monde qui ne se plie pas à mes vues. Il faut être décidé à dominer l'événement avec autorité. Le réaliste n'est pas celui qui croit aux faits, c'est celui qui, niant les faits, en crée d'autres » (8).

Ce réalisme opératoire a maintenant pris place à côté des grandes innovations méthodologiques qui jalonnent l'histoire de la philosophie et dont les trois **avertissements** (9) sont :

1. Rejeter toute esthétique mentale ;
2. Ne se poser, en esthétique, que les problèmes qui se posent ;
3. L'objet de l'art est chose visible, ne commenter que ce qu'on voit (10) ;

est à la fois une approche et une doctrine, se situant au delà des méthodes analytiques et descriptives en considérant dans l'objet esthétique le réalisme du beau, où ne compte que ce qui laisse trace et empreinte.

Tout naturellement, le troisième et dernier de ces essais sur la méthode en esthétique traite du problème crucial de l'objectivité. D'une manière bien caractéristique, le penseur ne cherche nullement à sous-estimer ou à voiler les difficultés, il nous les montre dans toute leur gravité : « Deux obstacles se dressent aux portes d'une science du Beau : le **subjectif** et le **qualificatif** » (11). Il en découle des dangers certains pour la méthode, et ce n'est qu'en les connaissant qu'on peut les franchir : « La méthode se heurte partout à une triple résistance : en premier lieu l'irréductible des goûts, ensuite l'indicible des intuitions, enfin l'hétérogénéité qualitative » (12). Ceci posé, il importe de sérier les problèmes. Leur étude doit ressortir à cinq catégories :

(7) et (8) **Les Philosophes d'aujourd'hui**, op. cit.

(9) Notez le choix volontaire d'un mot de connotation pratique, alors que c'est le mot **principe** qui viendrait normalement sous la plume.

(10) **Essais sur la méthode en esthétique**, op. cit., p. 144.

(11) **Ibid.**, p. 157.

(12) **Ibid.**, p. 159.

- les époques critiques,
- les écoles,
- les séries,
- le grand nombre,
- le crucial,

et elle doit être poursuivie sans relâche jusqu'à l'éclatement final du problème, le moment du succès où : « Les objets de l'art sont rendus soudains comparables en qualité » (13).

C'est seulement alors que vient la complétion, le remplacement du problème résolu dans son contexte et la mise en lumière des relativités.

Toutes ces démarches d'un esprit en quête du vrai se déroulent dans un climat profondément humain, d'où une chaleur, une ivresse de la découverte, un sens du contact qui sont communs à toutes les œuvres du Maître, même dans le genre ingrat d'une thèse de doctorat ; en voici un exemple : « L'émotion humaine ne se perd pas, elle se transforme. L'œuvre, avec son énergie cristallisée, nous apparaît comme une étape étrange mais nécessaire, un relais de la transformation entre l'ouvrier et le spectateur. Ce mécanisme profond justifie et consacre la place de l'art lui-même parmi les disciplines de la force intérieure » (14). On aurait tort d'ailleurs de supposer que cette attitude résulte en une simplification qui, dans un domaine aussi subtil que celui de l'esthétique, serait certainement aberrante. Il s'agit d'un aspect de ce courageux affrontement qui caractérise la pensée de Raymond Bayer : « Je pense qu'on doit avoir ce respect inouï et même quasi sacré de la créature ; nous ne devons pas baisser les yeux devant la personne. Si la connaissance du maniement de l'homme est sacrilège, c'est le sacrilège, du moins, que commet sans cesse notre expérience commune de la vie » (15). Ainsi il faudrait mettre en garde le néophyte enthousiaste qui verrait dans le **réalisme opératoire** une panacée universelle, et l'on ne saurait mieux le faire qu'en citant la dernière phrase du volume : « Et la proposition qui résumerait sans doute ce qu'est une objectivité en esthétique, ce serait cette évidence de fait que nous connaissons bien, mais que chaque cas concret menace de nous faire perdre, et que le démon du philosophe ou du dogmatique paraît méditer de nous faire oublier : loin que mon jugement juge l'œuvre, mon jugement me juge » (16).

Un an plus tard, il revint à un domaine de philosophie géné-

(13) *Ibid.*, p. 173.

(14) *L'Esthétique de la grâce*, op. cit., p.

(15) *Les Philosophes d'aujourd'hui*, op. cit.

(16) *Essais sur la Méthode en Esthétique*, op. cit., p. 191.

rale en publiant **Epistémologie et Logique depuis Kant jusqu'à nos jours** (17). Ce travail aurait pu n'être qu'une honnête présentation d'un secteur philosophique. Mais Raymond Bayer ne se contentait jamais de présenter l'acquis et, pour lui, l'érudition qui ne constituait pas le tremplin de la découverte était reléguée au rang de vain pédantisme. En conséquence, cet unique ouvrage d'histoire est loin d'être en marge du reste de l'œuvre : il constitue l'élargissement du **réalisme opératoire** à la logique. C'est un grand pas en avant dont l'ultime conséquence est de montrer que, dans l'Univers qui est le nôtre, ce sont les probabilités qui appartiennent au réalisme et les causes qui ressortissent à l'idéalisme. Ceci prend à contrepied la position traditionnelle du réalisme de la cause et se révèle d'une fécondité qui apparaîtra clairement aux lecteurs de l'ouvrage — un de ceux que l'on ne résume pas. Bornons-nous à citer une remarque prophétique : « Quel que soit l'effort gnoséologique puissant de notre siècle, nous n'en avons pas fini avec l'être. Il nous donnera encore souvent des rappels à l'ordre » (18).

C'est d'ailleurs à dessein que nous avons employé l'**épithète** prophétique, car il situe clairement la pensée puissante de celui qui écrivait : « Le philosophe traite congruement le monde et de nos désirs. Il les combine. Il les compose. Il interroge notre destinée et fait lui-même les réponses. Et, pour dire vrai, il apporte à sa prophétie des formes très certaines et rassure notre créance par des prudences bien indiscutables. Il imagine en syllogisme. Il déduit sa fantaisie. La philosophie, c'est une esthétique des idées » (19).

Ceci posé, nul ne s'étonnera de voir que le couronnement de cette œuvre fut le **Traité d'esthétique** (20). Ecrire un tel ouvrage était une chose tentante et dangereuse : tentante parce que cette science — qui soulève beaucoup de polémiques et se cherche encore parfois — a fait faire tant de progrès à la connaissance de l'homme ; dangereuse pour les mêmes raisons et aussi parce que l'auteur se trouvait pris entre deux impératifs contraires. Il lui fallait d'une part organiser les lignes de force esthétiques en un ensemble solide et clair, donc statique, il lui fallait d'autre part montrer que ce domaine de la science est dans la phase la plus active et peut-être la plus féconde de son développement. En somme, la dif-

(17) Presses Universitaires de France, Paris, 1954. (Collection **Philosophie de la Matière**).

(18) *Ibid.*, p. 13.

(19) **Les Philosophes d'aujourd'hui**, op. cit.

(20) Armand Colin éd., Paris, 1956.

ficulté majeure était de présenter une sorte d'instantané épistémologique où la réorganisation du passé dans le présent esquissât les immenses potentialités de l'avenir. Il est facile de constater que Raymond Bayer réussit ce tour de force intellectuel.

Le succès repose sur trois éléments : érudition, intelligence et intuition. Il est évident que ce Maître n'ignorait rien de ce qui s'était fait en esthétique dans le monde entier, mais organisa ses matériaux de telle façon que l'ensemble non seulement est intelligible, mais encore illuminant, avec des analyses lucides précédant les synthèses créatrices. En effet, le **Traité**, contrairement à bien d'autres, est constructif. C'est la « dialectique de l'esprit à l'objet » (21) qui constitue la pierre angulaire de l'ouvrage et lui donne ce ton d'expérience radieuse caractéristique, traduit en formules qui feront histoire :

« Nous nous arrêtons d'abord devant l'objet : c'est la contemplation ; puis nous pénétrons dans l'objet, nous le laissons vivre en nous, il devient nous » (22) ; ou

« La beauté, c'est la projection dans les choses de notre chanson intérieure » (23).

Il est évident que cette perspective complique singulièrement le problème, car elle introduit — par delà l'artiste et son œuvre — un troisième élément extrêmement mouvant. Ceux qui préfèrent le simplisme à la vérité ne manquèrent pas de le déplorer. Il fallait certes du courage pour affirmer dans un **traité**, sorte d'ouvrage où la tentation de simplifier est grande, que : « L'objet esthétique n'est pas l'objet, il est autre que l'objet, c'est un prétexte spirituel. Il n'y a donc pas de donnée esthétique » (24). Où se trouve la solution ?

Le philosophe, ayant accepté que le vrai vienne compliquer infiniment le problème, l'a résolu par son dynamisme méthodologique. Pour lui, « l'esthétique reproduit en creux une énergétique » (25) et, par conséquent, c'est une transcendance des sources qui permettra de découvrir la solution : « Cette opposition de l'objet et du sujet, du formalisme et du psychologisme, est factice dès que l'on remonte à la rythmique qui fait toute l'œuvre » (26). Le concept est prégnant d'une véritable métaphysique, car « cette idée de message domine toute l'esthétique ». Il y a là un élan qui nous fait parvenir aux som-

(21) *Ibid.*, p. 281.

(22) *Ibid.*, p. 123.

(23) *Ibid.*, p. 137.

(24) *Ibid.*, p. 87.

(25) *Ibid.*, p. 235.

(26) *Ibid.*, p. 285.

mets ; après l'avoir décrit, Raymond Bayer en fait une analyse subtile et concrète, découvrant ainsi les deux jugements (de valeur et de réalité) et les trois plaisirs formatifs (sensible, intellectuel et sensible pur). On remarque tout au long du **Traité** des passages privilégiés où l'auteur parvient à l'épanouissement optimum de sa lucidité analytique et de son talent littéraire, et aussi de son expérience vécue, car tous les quinze jours le philosophe réunissait chez lui un groupe d'artistes aux tendances les plus variées, de César Domela à Del Marle, de Magnelli à Soulage. Il était d'ailleurs en train, ce printemps, d'organiser ses **Entretiens sur l'Art abstrait** pour en faire le volume suivant la publication de **l'Histoire de l'Esthétique**. Dans ces passages du **Traité** où il parlait des artistes, nous trouvons de pénétrantes formules par lesquelles l'esthéticien remerciait ces créateurs de lui avoir donné les plus grandes joies de sa vie, il les remerciait en offrant ce qu'il avait, son intelligence du sentir. Citons :

« L'artiste met sa virtuosité novatrice et magique **unique-ment** à valoriser » (27).

« L'art est pour l'artiste un jeu douloureux » (28).

« L'art est universel parce que spirituel, en ce sens l'esprit est capable de dépasser le donné par un acte de transcendance pour remonter jusqu'à l'absolu » (29).

« Le beau est l'équilibre trouvé entre les deux structures du sublime et du gracieux, entre les valeurs et leur contenu d'humanité » (30).

C'est surtout dans les dernières pages du **Traité** (4<sup>e</sup> livre, **Les méthodes et les doctrines**) que sont exposées systématiquement les idées du penseur et maintenant, hélas, son ultime message aux générations futures ! Raymond Bayer aimait trop l'esthétique pour en disserter, il était passionné et partial. Ayant vécu l'esthétique, il nous présente le récit de cette expérience, nous pourrions dire de cette aventure intellectuelle. De ce mouvement dialectique entre la vie, la philosophie et l'esthétique résulte un enrichissement sur les trois plans, d'autant plus frappant que le sujet est traité, pour ainsi dire, de l'intérieur, brillant d'un style où abondent les découvertes qui donnent à réfléchir, comme :

« Le Baroque, c'est un sublime manqué... c'est le sublime qui fait des grâces » (31).

(27) *Ibid.*, p. 66.

(28) *Ibid.*, p. 191.

(29) *Ibid.*, p. 216.

(30) *Ibid.*, p. 226.

(31) *Ibid.*, p. 229.

« Le tragique, c'est le héros qui répond à l'appel — le fantastique, c'est l'appel même » (32).

Il en résulte que la lecture de l'ouvrage est une aventure passionnante, chose qui, reconnaissons-le, est plutôt rare dans le domaine du **Traité**, ceci est encore accentué du fait que l'auteur sut substituer, à la morne complétude de l'érudit, une sélection vivante et prégnante.

Toutes ces qualités, de forme comme de fond, ont fait du dernier ouvrage paru du vivant de Raymond Bayer une œuvre qui a pris place dans le domaine de la littérature — soyons précis, dans le domaine des œuvres d'art littéraire — d'aujourd'hui. En outre, les spécialistes y voient un progrès vers la découverte de cette valeur unificatoire qui sera certainement la réponse apportée par l'esthétique au problème métaphysique par excellence : « il y a dans la qualité le prévu et l'imprévu ensemble ; et voici peut-être une possibilité de réconciliation entre les philosophies où la vie a un sens (philosophies chrétiennes, élan vital de Bergson) et les philosophies de l'absurde (Kierkegaard, Heidegger, J.-P. Sartre) » (33).

Paul GINESTIER.

Hull (G.-B.), Université.

## L'Œuvre de Raymond BAYER \*

### OUVRAGES

*L'Esthétique de la Grâce*, Alcan, 1934.

*Léonard de Vinci*, Alcan, 1934.

*Essais sur la méthode en Esthétique*, Flammarion, 1953.

*Epistémologie et Logique depuis Kant jusqu'à nos jours*, Presses Universitaires de France, 1954.

*Traité d'Esthétique*, Armand Colin, 1956.

### OUVRAGES A PARAÎTRE

*Histoire de l'Esthétique* (sous presse), Armand Colin.

*Entretiens sur l'art abstrait.*

*Introduction à l'esthétique contemporaine.*

(32) *Ibid.*, p. 229.

(33) *Ibid.*, p. 247.

\* Extrait de la *Revue Internationale de Philosophie*, n° 49. 1959, fasc. 3.

AUTRES PUBLICATIONS ET ARTICLES

1933

*Sur la découverte du tombeau de Laure (Revue Occitane, janvier-avril 1933).*

1934

*A propos d'une récente doctrine du Devoir : la moralité et la grâce (discussion des thèses de René Le Senne) (Bulletin de la Ligue Française d'Education morale, janvier 1934).*

*La méthode esthétique objective et l'investigation psychologique, communication au VIII<sup>e</sup> Congrès international de Philosophie, Prague, septembre 1934.*

1935

*Le VIII<sup>e</sup> Congrès de Philosophie à Prague (Compte rendu et analyse des travaux du Congrès) (Revue de Synthèse, 1935).*

*La grâce et les arts : Essai de notation scientifique (Annales de l'Université de Paris, janvier-février 1935).*

*La signification psychologique des modalités du Beau, communication à la Société française de Psychologie : séance du 29 novembre 1934 (publiée dans le Journal de Psychologie, 1935).*

1936

*Recherche sur l'humour, communication à l'Association pour l'étude des arts, février 1936.*

*Les notions esthétiques et le travail de la critique d'art, communication au XIV<sup>e</sup> Congrès d'Histoire de l'Art, Berne, septembre 1936.*

1937

*Sur quelques particularités du jugement du goût, communication au II<sup>e</sup> Congrès d'Esthétique et de Science de l'Art, Paris 1937.*

*Compte rendu du II<sup>e</sup> Congrès d'Esthétique et de Science de l'Art (Revue de Métaphysique et de Morale, 1937).*

*Compte rendu du IX<sup>e</sup> Congrès international de Philosophie (Revue de Synthèse, octobre 1937).*

1938

*Les paysagistes normands (conférence à la Société de l'Université de Normandie, janvier 1938).*

*Bergson (conférence aux élèves des Ecoles Normales de Caen) (Bulletin, 1938).*

*La sensibilité esthétique (communication faite à la Semaine du Centre de Synthèse, juin 1938), reproduite dans le volume La Sensibilité, Alcan, 1938.*

*L'homme artiste (entretiens philosophiques de Léon Brunschvicg, Les Cahiers, 15 août 1938).*

*La vie à Pompéi, d'après un ouvrage récent (Revue de Synthèse, décembre 1938).*

1939

- Les thèmes du Néo-platonisme et la mystique espagnole de la Renaissance* (dans *Etudes hispaniques et américaines, Hommage à Ernest Martinenche*, Paris, d'Arthey, 1939).
- La sensibilité esthétique* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, avril 1939).
- Compte rendu du II<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française à Lyon* (1939) (dans *Civilisation Nouvelle*, Paris, 1939).

1941

- Portrait psychologique de l'adolescent* (conférence au Centre d'Orientalisation professionnelle de Caen, mai 1941, publiée dans *L'Enseignement technique*, Paris, 1941).
- Le Problème des Elites* (*Revue de l'Enseignement technique*, juin-juillet 1941).
- La récente psychologie de Piaget* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1941).
- L'Esthétique de Bergson* (*Revue philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1941).

1944

- De la Méthode en esthétique*, leçon d'ouverture du Cours public à la Sorbonne (8-15 décembre 1944) publiée dans la *Revue philosophique*, janvier-mars 1947. Traduit en anglais dans *The Journal of Aesthetics and Art Criticism* (June 1949).
- Etude sur la récente esthétique de Charles Lalo, *L'Art loin de la vie* (*Revue philosophique*, juillet-septembre 1944).

1946

- Observation liminaire sur la Filmologie*. Préface au volume de Gilbert Cohen-Séat, *Essai sur les principes d'une philosophie du cinéma*, Presses Universitaires de France, 1946.
- Documentation et Philosophie* (*Union française des organismes de documentation*, Annexe de la Bibliothèque Nationale, 1946).
- Existentialisme et Opérativité*, communication faite au Congrès des Humanistes à Rome en 1946.

1947

- Le cinéma et les études humaines* (*Revue internationale de Filmologie*, juillet-août 1947).
- De la valeur esthétique*, communication au III<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française de Bruxelles-Louvain, septembre 1947.

1948

- De la nature de l'humour* (*Revue d'Esthétique*, octobre-décembre 1948).
- Esthétique et Dialectique* (*Dialectica*, 1948).

1949

- Préface au volume de Léon Brunschvicg : *La philosophie de l'esprit*, Presses Universitaires de France, 1949.
- L'âge des valeurs* (*Revue d'Esthétique*, octobre-décembre 1949).

*Esthétique et Objectivité* (*Revue internationale de Philosophie*, n° 7, janvier 1949).

*L'émotion tragique* (*Actes du 1<sup>er</sup> Congrès national de Philosophie de Mendoza, Argentine, 1949*).

*La naissance du poétique et l'âge des valeurs*, communication au X<sup>e</sup> Congrès international de Philosophie à Amsterdam (1949).

1950

*La farce et la pensée judiciaire* (*Revue d'Esthétique*, juillet-décembre 1950).

*L'émotion tragique : sa nature et ses conséquences pour l'architecture scénique*. Collaboration à *Architecture et Dramaturgie*, présenté par André Villiers, Bibliothèque d'Esthétique, Flammarion, 1950.

Préface au volume de Marcello-Fabri : *Œdipes sans énigmes*, Ed. Correa, 1950.

*L'Esthétique française d'aujourd'hui*, collaboration à *L'Activité philosophique contemporaine en France et aux Etats-Unis*. Etudes publiées sous la direction de Martin Farber, Presses Universitaires de France, 1950. (Traduit en anglais et édité aux Etats-Unis dans *Philosophie Thought in France and the United States*, 1950, University of Buffalo.)

Contribution à l'*Hommage solennel rendu à la mémoire de René Descartes à l'occasion du troisième centenaire de sa mort* (*Bulletin de la Société française de Philosophie*, janvier-mars 1950).

*La musique italienne de la Renaissance*, dans *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, 1950 (colloque de Paris, 1948).

*Manuel de la recherche documentaire en France*, t. II, 1<sup>re</sup> partie, 7<sup>e</sup> section : Philosophie, Paris, Vrin, 1950.

1951

*Merleau-Ponty's existentialism*, The University of Buffalo Studies, Vol. 19, N° 3, September 1951.

Grâce, rédaction de l'article « Grâce » pour le *Vocabulaire d'Esthétique*.

1952

*Les idées directrices de l'Esthétique d'Etienne Souriau et l'instauration philosophique* (*Mélanges Souriau*, Librairie Nizet, 1952).

*La lumière de Léonard* (*Les Nouvelles littéraires*, numéro spécial pour le cinquième centenaire de Léonard de Vinci, avril 1952).

1953

*Essence du rythme* (*Revue d'Esthétique*, octobre-décembre 1953. Traduit en anglais).

*La méthode socio-esthétique de Charles Lalo* (*Revue d'Esthétique*, Paris, 1953).

*Y a-t-il un progrès dans l'art ?*, communication au XI<sup>e</sup> Congrès international de Philosophie de Bruxelles, 1953.

1954

*Légitimité du jugement*, communication au VII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française de Grenoble, 1954.

1955

*Intention spirituelle et intention formelle dans l'art abstrait* (*L'Age nouveau*, n° 91, mars 1955).  
*Cinéma et Cinématographique*, rédaction des articles « Cinéma » et « Cinématographique » pour le *Vocabulaire d'Esthétique*.

1956

*De l'art primitif à l'art classique* (*Mélanges Jamati*, C. N. R. S., 1956).  
*El deseo y el valor* (revue *Dianoia*, Mexico-Buenos Aires, 1956).  
*Valeur et Réalité*, communication au VIII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française de Toulouse, 1956.  
*Destinée et joie*, communication au III<sup>e</sup> Congrès international d'Esthétique de Venise, 1956.

1957

*Principes d'une esthétique radiophonique* (*Cahiers d'Etudes de Radio-Télévision*, n° 13, 1957, Flammarion).  
*L'évolution de l'intelligence et les formes modernes de la dialectique* (*Dialectica*, vol. XI, n° 3-4, octobre-décembre 1957).  
*L'artiste devant son œuvre*, communication au IX<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue française, Aix-en-Provence, 1957.  
*Esthétique*, définition du mot « Esthétique » pour la nouvelle édition du *Dictionnaire Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*.

A PARAÎTRE

Contribution à l'ouvrage *Philosophes français d'aujourd'hui par eux-mêmes*, à paraître au Centre de Documentation Universitaire.  
*Structure du drame* (*Revue d'Esthétique*, Paris, 1960).

EDITIONS

*Actes du IX<sup>e</sup> Congrès International de Philosophie* (*Congrès Descartes*), 12 volumes, Paris, Hermann, 1937.  
*Actes du II<sup>e</sup> Congrès International d'Esthétique et de Science de l'Art* (2 volumes, Paris, Alcan, 1937) en collaboration avec M. Charles Lalo.  
*Philosophie* (publications de l'Institut International de Philosophie), 9 fascicules, Paris, Hermann, 1939.  
Entretiens d'été d'Amersfoort : *Les Conceptions modernes de la Raison*, 3 fascicules, Paris, Hermann, 1939.

## Le souvenir de Léon CAHEN

A la suite de la publication, au Mémorial de 1959, de la notice consacrée à la mémoire de M. Léon Cahen, notre ami R. BAUBEROT a reçu de Mme Cahen la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir de porter à la connaissance de nos camarades.

158, rue de Grenelle  
Paris-7<sup>e</sup>

Monsieur,

**M**ON neveu Claude Cahen me transmet les lignes si émouvantes que vous avez écrites pour mon mari. J'en suis très touchée. Je sais combien il aimait se trouver parmi vous et combien il vous était attaché à tous depuis MM. Pécaut et Goujon jusqu'à chacun d'entre vous. Il aurait été heureux que son souvenir reste vivace parmi vous. Je sais que les Historiens belges ne l'ont pas oublié eux non plus et lui gardaient ces dernières années un souvenir fidèle.

Les années d'occupation ont été en effet très dures pour nous. Pendant deux ans, nous avons vécu relativement bien à Montpellier, où mon mari avait repris de l'enseignement. Ensuite cela a été l'exil avec ses changements de résidence. Les derniers mois surtout ont été très pénibles. Nous avons beaucoup erré avant de nous fixer dans la Loire. Ma fille s'était mariée entre temps. J'ai pu cacher à son Père jusqu'au bout qu'elle faisait de la Résistance avec son mari à Paris, tandis qu'elle m'avait confié sa petite fille. Nous étions dans cet hôtel Cévenol dont parle M. Bourgin en même temps que M. Perroy que vous connaissez de nom sans doute.

Malheureusement l'escalier en colimaçon était très dangereux. Mon mari, avec sa mauvaise vue, a fait un faux pas.

Cette chute a déterminé la fin chez lui, qui était déjà très usé par les soucis et les angoisses de cette guerre barbare, sans parler des vides affreux que les persécutions allemandes avaient creusés autour de nous. Je vous donne ces détails le concernant pensant que, dans la fidélité de votre affection pour lui, vous serez content de les connaître.

Je puis aussi vous dire que le livre en chantier depuis tant d'années sur les « Libertés anglaises » va enfin paraître dans la collection « L'Évolution de l'Humanité ». A mon grand regret, mon mari qui avait rassemblé tant de documents sur ce sujet et qui possédait une très belle bibliothèque anglaise, n'avait pu aller jusqu'au bout de sa tâche.

Après bien des tergiversations et des complications, M. Berr avait fini par trouver en un professeur de la faculté de Bordeaux un collaborateur qui a complété et achevé ce travail qui représentait tant d'années de labeur. J'espère qu'il se sera bien acquitté de cette tâche ingrate. Le livre doit paraître incessamment. Bien qu'il ne me soit dévolu qu'un nombre restreint d'exemplaires je me ferai un devoir d'en réserver un à l'Association des anciens élèves de Saint-Cloud. En attendant, croyez, Monsieur, à ma gratitude émue pour votre souvenir fidèle.

Madame Léon CAHEN.

## Henri AGUETTAZ

(1890-1959)

*Promotion 1911 - Sciences*

**N**OTRE excellent camarade Henri Aguetzaz n'est plus. Il est décédé le 9 octobre 1959, dans sa maison d'Aix-les-Bains où il s'était retiré dès qu'il eut atteint l'âge de la retraite.

Henri Aguetzaz était né le 10 novembre 1890 à Pugny, petite commune de Savoie. Elève à l'école normale d'Albertville, de 1906 à 1909 ; instituteur à Saint-Jean d'Arvey (Savoie), de 1909 à 1910, il quitta l'enseignement primaire élémentaire pour préparer l'E. N. S. de Saint-Cloud dans une 4<sup>e</sup> année à l'école normale de Lyon. Reçu premier de sa promotion au concours de 1911 il choisit la section des sciences appliquées, où il fut un élève brillant.

Esprit fin et solide, soignant méticuleusement tout ce qu'il faisait, doué d'une très grande puissance de travail, il était destiné à une carrière universitaire brillante. Malheureusement, sa santé de robuste montagnard fut altérée par les fatigues de la vie militaire et il dut, pour pouvoir se maintenir au travail, accepter un poste de Professeur à Aubenas d'abord, à Embrun ensuite, où l'air vivifiant des montagnes était seul capable de lui conserver la santé. Et c'est avec sagesse qu'il ne chercha pas, par la suite, à conquérir des diplômes pour occuper des postes plus importants. Il fit donc toute sa carrière universitaire comme professeur au collège d'Embrun, se consacrant entièrement à sa tâche d'éducateur.

Il y vécut très heureux, marié avec une femme charmante, professeur comme lui ; et, songeant à la retraite, il fit cons-

truire à Aix-les-Bains une maison dont il avait établi lui-même les plans. C'est là qu'il se retira avec l'espoir de profiter d'une longue et paisible retraite. Pourquoi fallut-il que Mme Aguet-taz, nommée professeur à Aix-les-Bains, fût, il y a deux ans, victime d'un accident de la route en allant faire sa classe ? En quelques heures elle décédait d'une fracture du crâne.

Ce fut pour lui un coup terrible. Il fut désemparé par le choc brutal et inattendu et il lui fallut beaucoup de courage pour supporter sa douleur et continuer à vivre seul. Malgré la compagne d'une sœur très dévouée, qui fut pour lui un réconfort, il ne put retrouver sa sérénité et surmonter son chagrin. Sa santé, malgré les soins dont il était entouré, s'altéra rapidement, et c'est sans souffrance et sans s'en rendre compte qu'il s'éteignit le 9 octobre, à 6 heures du matin.

Henri Aguet-taz était un charmant camarade avec qui nous étions liés par une solide amitié. Très attaché à Saint-Cloud, c'était pour lui une grande joie de recevoir des nouvelles de notre vieille maison puisque son état de santé ne lui permettait pas de venir assister à nos réunions. Et, prévoyant sans doute sa fin prochaine, il nous avait demandé de bien vouloir rédiger pour le bulletin la notice le concernant.

Nous sommes heureux aujourd'hui de nous acquitter de ce devoir pour conserver sur le papier la trace de son souvenir, et nous gardons fidèlement dans nos cœurs et nos pensées, l'image de cet excellent camarade qui fut notre compagnon de jeunesse pendant les deux belles années passées à l'E. N. S. de Saint-Cloud.

R. BERTOLEAUD et M. VIMONT.

## Paul BOURSIN

(1879-1959)

*Promotion 1898 - Lettres*

**P**AUL-ABEL BOURSIN était né le 30 janvier 1879 à Boismorand (Loiret). Elève du lycée d'Orléans, il entra à l'école de Saint-Cloud en 1898.

Nous le retrouvons ensuite professeur à l'école primaire supérieure de Charleville, puis à l'école normale de Laval, à l'E. P. S. de Château-Chinon, aux E. N. de Tulle et d'Alençon. Boursier en Allemagne en 1904, il obtient l'année suivante le Certificat d'Aptitude à l'Enseignement de l'allemand ; professe à l'E. P. S. de Calais et à l'E. N. de Guéret et, enfin en 1907, conquiert le C. A. à l'Inspection primaire qui donnera à sa carrière, jusque-là fort voyageuse, une figure plus stable. Il est inspecteur primaire à Bellac en 1908, à Châteaudun en 1913, à Compiègne en 1925, à Corbeil enfin, où s'achèvera sa carrière.

Il se retira en 1939 au pays natal, à Boiscommun (Loiret), pour une sage et paisible retraite.

Voici le touchant témoignage que lui a rendu, dans un journal local, M. Plisson, instituteur du lieu :

« M. Paul Boursin s'est éteint le dimanche 15 novembre, à l'âge de 80 ans. Alors que nous l'avions vu vaquer, comme à l'ordinaire, à ses courses matinales, rien ne pouvait laisser supposer une fin aussi brutale.

« Sa vie fut un exemple de simplicité et de modestie. Selon ses volontés, aucun discours ne fut prononcé. Il fut inhumé au cimetière de Boiscommun dans un caveau de famille.

« Fils d'un ancien directeur d'école, il passa lui aussi sa vie  
« au service de l'Université. Successivement directeur d'école  
« normale, inspecteur primaire, il termina sa longue carrière  
« administrative dans la circonscription de Corbeil.

« C'est à Boiscommun, la petite ville de ses ancêtres, lui-  
« même étant né à Boismorand au hasard d'une mutation  
« de ses parents, qu'il avait choisi de jouir d'une paisible  
« retraite dont il devait profiter pendant une vingtaine d'an-  
« nées.

« Esprit curieux, travailleur infatigable, il ne cessa pas un  
« instant de parfaire une culture pourtant très étendue.

« Ses loisirs favoris étaient la lecture, la radio et le dessin.  
« Les ouvrages qu'il fit paraître (éléments de composition  
« décorative) firent autorité.

« Sa connaissance parfaite de la langue allemande lui per-  
« mit de rendre de multiples services à ses concitoyens et aux  
« familles de prisonniers pendant la guerre 1939-45. Il n'hé-  
« sita pas non plus à tenir tête à l'occupant.

« A notre regret, il se tint en dehors de la vie publique,  
« cependant il appartenait encore à la Commission commu-  
« nale des impôts directs et à celle de l'Aide Sociale. Ses émi-  
« nents services lui valurent, bien entendu, toutes les distinc-  
« tions universitaires et il était aussi Chevalier de la Légion  
« d'Honneur.

« Sa disparition causera un grand vide dans la localité où il  
« était très estimé. Nous renouvelons à Mme Boursin et à sa  
« famille l'expression de nos condoléances attristées ».

## François DEVAUX

(1889-1959)

*Promotion 1910 - Sciences*

**N**OUS avons reçu de Mme Devaux, 9, avenue Walter-Stuck, à Vichy, l'émouvante lettre suivante :

« J'ai la douleur de vous annoncer le décès, à l'âge de  
« soixante-neuf ans, après une longue, douloureuse et inexo-  
« rable maladie, de mon mari, François Devaux, survenue à  
« Vichy, le 13 mars 1959.

« Mon mari fut élève de Saint-Cloud de 1910 à 1912. Il  
« achevait son service militaire en 1914 lorsqu'éclata la  
« guerre. Pendant quatre ans, il se battit, comme simple sol-  
« dat, au 92<sup>e</sup> Régiment d'infanterie. Il fut ensuite versé dans  
« l'artillerie lourde (service de la télémétrie).

« Démobilisé en juillet 1919, il rejoignit, avec sa femme et  
« sa fillette, à l'E. P. S. de Flers-de-l'Orne, le poste de profes-  
« seur de sciences appliquées où il avait été nommé en 1912,  
« à sa sortie de Saint-Cloud.

« Il y resta deux ans. Après quoi on lui offrit le poste de  
« directeur, à l'E. P. S. de Saint-Vallier-sur-Rhône. Quatre ans  
« après, il s'installait à Montbrison jusqu'en octobre 1930,  
« puis à Quimperlé et enfin en 1933, à Tours, où il dirigea  
« pendant les seize dernières années de sa carrière, les collè-  
« ges moderne et technique.

« En octobre 1949, déjà fatigué par une tâche écrasante, il  
« prit sa retraite et nous vinmes nous installer à Vichy où nous  
« avons acheté une petite maison. Hélas ! il fallut tout de  
« suite lutter contre la maladie. Mon pauvre cher vieux com-  
« pagnon, qui aimait la vie, souffrait terriblement de se voir,

« d'année en année, de plus en plus diminué au point de vue  
« physique et mental.

« Devenu tout à fait impotent, il dut être hospitalisé en  
« octobre 58. Il y resta cinq mois, faisant l'admiration, par  
« son courage et sa bonne humeur, de tous ceux qui le soi-  
« gnaient. L'ambulance me le ramenait chez nous, mourant,  
« au matin du 13 mars. Lucide jusqu'au bout, il s'éteignit  
« quelques heures plus tard, sans agonie, après avoir lutté  
« contre la maladie comme il avait lutté toute sa vie contre  
« les difficultés.

« Il repose maintenant dans un coin du cimetière de Bus-  
« set, petite localité de l'Allier qu'il aimait et où il était né.

« Excusez-moi, Monsieur, de vous avoir parlé si longuement  
« de mon cher disparu, mais il aimait sa vieille école de Saint-  
« Cloud et me parlait si souvent des professeurs et des cama-  
« rades qu'il y avait connus. »

Nous remercions Madame Devaux pour ce douloureux té-  
moignage et la prions d'agréer l'expression de notre très sin-  
cère sympathie.

## Georges FERDINAND

(1894-1958)

*Élève-Inspecteur 1924-1925*

**C'**EST avec une grande émotion que nous avons appris le décès si brusque de notre bon ami Georges Ferdinand, survenu à Paris le 18 décembre 1958. Il applaudissait au théâtre une pièce de son frère, l'auteur dramatique bien connu, lorsqu'il s'est effondré, terrassé par une crise cardiaque.

Après de solides études à l'école normale de Saint-Lô, il débuta dans l'enseignement comme instituteur. Devenu licencié de sciences physiques, il fut nommé professeur à l'E. P. S. du Havre en 1919. Diplômé d'Etudes Supérieures de philosophie, il entra à Saint-Cloud comme élève-inspecteur en 1924-1925. Il y fit des études remarquées, mais la fonction ne l'attirait pas et il fut nommé à l'E. P. S. de Nogent-sur-Marne où il exerça de 1925 à 1933. Il vint ensuite au Collège Arago à Paris, où il enseigna le dessin industriel de 1933 à 1950.

Il prit sa retraite dès l'âge de 56 ans pour pouvoir se consacrer comme ingénieur à la mise au point du briquet à gaz butane, le « flaminaire », et à la direction technique de la fabrication. Il avait auparavant composé le carburant « flamidor » pour briquets à essence, profitant d'une expérience acquise pendant la guerre au contrôle des essences d'avion. Il trouva dans cette seconde carrière l'activité qui lui était nécessaire pour supporter le grand chagrin que fut pour notre ami le décès de Madame Ferdinand.

G. Ferdinand fut non seulement un universitaire de valeur et un ingénieur de classe, ce fut aussi un ami éprouvé. Sa disparition prématurée a surpris et peiné tous ceux qui l'ont connu. Nous conserverons son souvenir.

M. VIMONT et R. BERTOLEAUD.

## Joseph GENEVRIER

(1890-1959)

*Promotion 1910 - Lettres*

**N**OUS avons appris avec regret le décès, survenu le 14 septembre 1959, à Dreux, de notre camarade Joseph-Théodore Genevrier.

Il était né le 17 avril 1890 à Souppes (S.-et-M.). Elève de l'école normale d'Auxerre, de 1906 à 1909, puis à l'école normale de Douai (4<sup>e</sup> année) en 1909-1910, admis à Saint-Cloud en 1910, il en sortit pour entrer au service militaire en 1912 et pour aller conquérir la croix de guerre sur les champs de bataille de 1914 à 1918.

Nommé professeur-économiste à l'école normale d'Auxerre en 1919, on le retrouve ensuite directeur d'E. P. S. puis Principal de Collège, notamment à Savenay et à Illiers. Il avait pris sa retraite depuis peu à Dreux : 30, rue de Torçay, où vit Madame Genevrier...

Il était chevalier de la Légion d'Honneur et officier de l'Instruction Publique.

Il nous avait donné, au « Mémorial de 1958 », une brève notice sur son camarade de promotion Labouret, au travers de laquelle se devinaient ses propres qualités de finesse discrète, de solidité morale, de fidélité et de sérieux, apanage de ces générations de camarades qui ont honoré notre vieille et chère Maison.

Faute d'indications plus précises, il convenait tout au moins que notre excellent camarade reçoive ici de notre part l'adieu grave et sincère que nous lui devons.

H. C.

## Albert GUÉRARD

(1880-1959)

*Promotion 1899 - Lettres*

**A**LBERT GUERARD fit partie du petit groupe de Parisiens pour la plupart élèves du Collège Chaptal, qui, entrés à notre Ecole entre 1895 et 1900, frayèrent la voie à beaucoup d'autres. Il se distingua dans sa promotion par son sérieux et son goût pour les études supérieures ; il devait, après deux ans de bourses en Angleterre, revenir à Paris comme maître interne à l'école normale d'Auteuil et y préparer l'agrégation d'anglais, qu'il enleva en 1906. Puis, désireux d'étendre sa connaissance du monde anglo-saxon, et de ses prolongements idéologiques et techniques, il décida alors de partir pour les Etats-Unis où un poste de professeur de français à Williams College lui était offert. Ce qu'il considérait alors comme un éloignement provisoire détermina en réalité toute sa carrière et toute sa vie.

Guérard était en effet un esprit exceptionnellement curieux dans tous les domaines : littéraire et philosophique d'abord, religieux aussi, mais scientifique et industriel par surcroît. Dans ses souvenirs de jeune Parisien, un des spectacles qui lui paraissait spécialement révélateur de notre civilisation et empreint de sa poésie, c'était, me disait-il, celui qu'il s'était fréquemment, le soir, attardé à contempler du pont de Tolbiac : on pouvait y apercevoir alors, à travers la fumée des locomotives, le scintillement des lumières multicolores et le passage rapide des trains venus de loin ou quittant la gare d'Austerlitz pour s'élancer dans le bruit, vers des destinées inconnues. Comment s'étonner que l'Amérique d'il y a cinquante ans, pleine d'élan vers le progrès sous toutes ses formes, mais proche encore, à bien des égards, de ses origines, ait attiré Guérard et l'ait finalement retenu ?

Sa carrière professionnelle s'y déroula brillamment : de Williams College à l'Université de Californie, puis à l'Institut Rice et à l'Université Stanford, où il occupa la chaire de littérature générale, faisant apprécier partout l'étendue de sa culture et la richesse de sa documentation. La France eut en lui un représentant éminent, à qui sa collaboration à plusieurs revues et ses ouvrages de critique et d'histoire littéraire, notamment ses **French Prophets of Yesterday** ont valu une juste renommée.

Guérard s'était marié avec une Américaine, et, après la naissance de ses enfants, s'était fait naturaliser, afin, m'expliqua-t-il lors d'un de ses voyages en France, afin que ses fils, élevés aux Etats-Unis, puissent aspirer là-bas à tous les emplois et à toutes les dignités, y compris la présidence, qui, selon les exigences légales, ne sont accessibles qu'aux enfants nés de citoyens américains. En fait, l'un d'eux, un autre Albert Guérard, est maintenant professeur à Harvard, la plus ancienne et la plus célèbre des grandes universités d'Outre-Mer.

En 1918, à la fin de la guerre, j'ai revu Guérard, alors officier-interprète à l'armée américaine. Il s'était engagé pour servir à la fois sa première et sa seconde patrie, sous l'uniforme de celle-ci ; je ne devais le revoir ensuite qu'une ou deux fois et faire la connaissance de sa famille au cours de ces congés de longue durée que les universités américaines accordent généreusement à leurs professeurs tous les sept ans — congés sabbatiques — pour leur permettre repos ou études. Je l'ai trouvé aussi Français que jamais, plus Français peut-être après s'être consacré et avoir travaillé sans cesse à faire connaître et aimer la France par son enseignement et ses publications, et à rapprocher d'elle le grand pays qui l'avait adopté. Par son caractère aussi, droit et ferme, mais sans raideur excessive, Guérard a su montrer à ses collègues et à ses élèves d'Amérique un Français dont notre université et particulièrement notre école peuvent être fières.

Maurice KUHN.

**Extrait du Journal « The Times » de Londres** — numéro du mercredi 18 novembre 1959.

Le professeur Albert-Léon Guérard, l'historien français, — nous dit notre correspondant de New York — est mort pendant son sommeil dans la nuit du vendredi 13 au samedi 14 novembre, à Stanford (Californie). Il avait 79 ans.

Il était allé aux Etats-Unis en 1906 pour enseigner le français au Williams College. Un an plus tard, il devint membre de la faculté de l'Université de Stanford. Il alla en 1913 au Rice Institute de Houston (Texas), mais en 1925 retourna à Stanford, où il devint en 1946 Professeur Emérite de Littérature Générale. Il y a deux ans, à la même université, il fut nommé Associé ès Humanités. De 1950 à 1953 il avait été professeur de littérature comparée à Brandeis University.

Durant de courtes périodes il enseigna aussi aux universités de Chicago, Californie, Wisconsin et Hawaï, ainsi qu'à Harvard, Radcliffe et à la Nouvelle Ecole de Recherches Sociales ; il avait publié une vingtaine de livres sur des sujets d'histoire, de biographie et d'autobiographie.

Traduction communiquée par notre camarade GENISSIEUX  
Promotion 1906 Lettres.

## Pierre-Jean LAFÉTEUR

(1902-1959)

*Promotion 1921 - Sciences*

« LES PERES DOMINICAINS DE STRASBOURG recommandent à vos prières leur frère,

**le Père Pierre-Jean LAFÉTEUR,**

ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud,  
ancien professeur à l'École Normale d'Instituteurs de Colmar,

« décédé le 22 septembre 1959 à Saint-Avold (Moselle). Il  
« était dans la 58<sup>e</sup> année de son âge, la 30<sup>e</sup> de sa profession  
« religieuse, la 27<sup>e</sup> de son sacerdoce ; il appartenait à notre  
« communauté de Strasbourg depuis 1936.

« Selon la volonté souvent manifestée du défunt, ses obsèques ont été célébrées dans l'intimité la plus stricte. Son corps a été inhumé au cimetière de Saint-Avold.

« fr. A. M. BESNARD, prieur. »

C'est en ces termes que nous a été annoncée la disparition de notre camarade. Comme nous n'avons pas réussi à obtenir d'autres détails sur les circonstances de sa mort, évoquons du moins en nous les rares images de lui qu'il nous a laissées.

Il était entré tout jeune à l'École, venant de Chaptal. Parisien juvénile, racé, c'était un très bel adolescent d'une grande distinction, intellectuelle et de manières, simple, réservé, peu abondant en paroles, ne se confiant guère, courtois avec chacun et, au fond, insaisissable.

C'est que déjà, — mais nous ne le savions pas — notre ami cherchait sa voie, sa vérité et sa vie à l'écart de nous et de

nos simples joies adolescentes. Son service militaire accompli, puis un bref stage à l'école normale de Colmar, Laféteur trouva l'équilibre de sa vie en entrant dans l'ordre des Dominicains.

J'eus l'occasion de le retrouver bien plus tard, après la dernière guerre, lorsqu'il s'agit de rédiger l'éloge funèbre du P. Domer, notre camarade, qui devait, lui aussi, répondre à l'appel de la même vocation. Laféteur en accepta la charge de bon gré et s'y employa avec une conscience et, à proprement dire, avec une piété assez bouleversante.

Il m'apporta un jour le beau texte que nos camarades ont pu lire dans le « Livre d'Or » 1939-45. Je le trouvai très semblable au jeune homme des années 1920, aimable, bienveillant, et toujours un peu rêveur — yeux bleus, ascendance bretonne ? —. Mais l'admirable fut, par delà tant d'années et la divergence de nos carrières, que nous n'eûmes aucune difficulté à nous trouver sur la même longueur d'onde, amis et fraternels comme si nous nous étions quittés de la veille.

C'est sans doute l'honneur de notre école de nous marquer ainsi de cette empreinte commune, faite de fidélité et de cordiale loyauté. Plus admirable encore que ce fils de St Dominique, et ce descendant des Albigeois, non loin du sourcil ombrageux de M. Jacoulet, aient su trouver d'emblée cette ouverture de cœur...

« Que chacun, dans sa foi, cherche en paix sa lumière » et c'est un vers d'un poète assez méconnu qui se nommait Voltaire.

Que la terre te soit légère, mon cher Laféteur.  
Adieu, fraternellement.

H. C.

## René LECRONIER

(1891-195...)

*Élève-Inspecteur 1924*

Il était né le 4 mai 1891 à Coutances. Il est revenu mourir à Pontorson, où il s'était retiré. Il faisait partie, en 1924, d'une équipe d'élèves-inspecteurs qui ne comprenait que trois stagiaires : Cœurdevey et lui ont disparu et, seul, Menanteau demeure.

Il a achevé sa carrière comme directeur de l'école normale de Troyes. Il mourut peu de temps après avoir pris sa retraite. Mme Lecronier est elle-même décédée. De leur fils, nulle trace (du moins pour nous)...

J'étais assis un jour à côté de lui dans quelque réunion corporative. Il intervint, je m'en souviens, avec une naïve gentillesse et une bonne foi impétueuse, bien sympathiques et un peu surprenantes chez un Normand de souche. Il manifesta à l'école, à travers ma modeste personne, une fidélité émouvante.

« L'un après l'autre, il nous faut macchaber » et c'est toi qui l'a dit, ô Maurice Fombeure. Et, à la vérité, il n'y a pas de quoi rire.

Que du moins ce modeste et loyal Lecronier reçoive ici un dernier adieu.

H. C.

## Marcel LEMAHIEU

(1922-1959)

*Élève-Inspecteur 1956*

De R. Gladel, I. D. E. P. à Alger :

« LEMAHIEU, qui fut votre élève à l'Ecole, vient de nous quitter, frappé brutalement par une maladie qui ne nous semblait pas mettre ses jours en danger et dont les premiers symptômes s'étaient manifestés lors de l'examen du C. A. I. P. C'est ce qui lui avait valu de n'être que chargé de fonctions alors qu'il méritait amplement le titre. Conscientieux jusqu'au scrupule, dévoué, il ne savait pas mettre un terme à son travail et c'est ce qui lui valut une rechute dont il ne devait plus se remettre.

Vous savez peut-être que Lemahieu laisse trois enfants dont une petite infirme. Mme Lemahieu, qui fut employée de bureau, n'a pas, à proprement parler, de métier. Pensez-vous que l'association des anciens élèves puisse faire un effort pour apporter à la veuve de notre camarade un témoignage de la solidarité qui nous lie ? Mme Lemahieu est actuellement chez M. Wiat, 287, rue J.-Guesde, à Flers-Lille (Nord) ».

Nous avons écrit à Mme Lemahieu pour lui dire notre tristesse et notre sympathie et aussi pour lui offrir de l'aider. Nous n'avons pas reçu de réponse et ce silence est assez inquiétant. Nous espérons que nos camarades inspecteurs primaires du département du Nord voudront bien nous aider à retrouver cette famille trop éprouvée et qui a peut-être besoin d'appui.

Lemahieu venait de Seine-Maritime. Mais il était originaire de Lille. Intelligent, cultivé, mais avant tout réfléchi et modeste. Triste intimentement, aussi, peut-être obscure et organique prescience d'une destinée trop tôt tranchée. O mélancolie !

## Georges MADELINE

(1885-1959)

*Promotion 1905-1907 - Lettres*

**F**IN octobre, une lettre de son neveu apportait au collège Arago l'annonce du décès, survenu le 14 juin 1959, de Georges Madeline qui fit partie du personnel administratif de ce collège de 1934 à 1945.

Né à Paris le 31 décembre 1885, Georges Madeline sortait en 1907 de l'école Normale supérieure de St-Cloud pourvu du Professorat de Lettres des écoles normales, titre auquel il adjoignit en 1909 celui de licencié d'Histoire.

D'abord professeur à l'école normale de Caen, il fut, dès 1911, nommé à Paris comme répétiteur au collège Lavoisier d'abord, au collège Turgot ensuite. La guerre de 1914 le trouva professeur au collège Colbert, l'arracha pour quelques années à son métier d'éducateur et lui valut, pour sa belle conduite au feu, la Croix de Guerre et la Croix de la Légion d'Honneur.

Démobilisé, il reprit son poste au collège Colbert jusqu'en 1934, date à laquelle il fut appelé au collège Arago, d'abord comme surveillant général, puis comme censeur des études. En reconnaissance de ses services l'Université l'avait, très tôt, fait officier de l'Instruction Publique.

Admis à la retraite le 1<sup>er</sup> octobre 1945, il se retira au Plessis-Robinson, puis vers 1949 à Fermanville à quelques kilomètres de Cherbourg.

« Il subit plusieurs opérations de juillet à septembre 1958 à Cherbourg — nous écrit son neveu — parut se remettre, puisqu'il vint nous voir à Saint-Maur en avril de cette année,

mais s'alita le 2 mai et mourut le 14 juin 1959. Il fut inhumé le 17 dans le caveau où sa femme repose depuis le début de décembre 1955 ».

Il vivait seul et son décès ne fit l'objet d'aucune insertion dans les journaux. Ainsi l'école de St-Cloud ne fut pas représentée à ses obsèques.

Au collège Arago où sont encore en exercice quelques professeurs qui l'ont connu et, parmi eux, deux jeunes professeurs qui ont été ses élèves, il a laissé le souvenir d'un homme de caractère affable et d'esprit distingué. Il savait allier la fermeté à la bonté indulgente, ce qui lui valait à la fois l'affection et le respect de ses élèves. Les professeurs appréciaient son accueil toujours courtois et le chef d'établissement avait en lui un collaborateur dévoué et efficace.

Tous ses anciens camarades de St-Cloud, comme tous ceux qui l'ont connu au cours de sa carrière, apprendront sa disparition avec un profond regret.

Henri ALBERT.

## Ernest MILOU

(1881-1959)

*Promotion 1900 - Lettres*

**M**ILOU était né à Auxerre le 28 février 1881. Brillant élève du lycée de Dijon, il obtint à 17 ans un prix d'honneur au Concours général. Elève du collège Chaptal, il entra à St-Cloud en 1902, puis exerça successivement à l'école normale d'Ajaccio et aux écoles primaires supérieures de Bourges, de Grenoble et de Tours. Mobilisé en 1914 comme sergent d'infanterie, il fut blessé et fait prisonnier dans la Somme en 1916. En 1919, il fut nommé professeur à l'école normale de Châlons-sur-Marne, poste qu'il ne devait quitter, en 1945, que pour prendre sa retraite.

Il fut pendant onze ans le secrétaire général du Syndicat des professeurs d'école normale ; pendant la dernière guerre, il assura le ravitaillement de la ville d'Épernay dont il était maire-adjoint.

Après une carrière si pleine d'activités professionnelles, syndicales et civiques notre camarade se retrancha dans une profonde retraite afin de soigner, avec un dévouement inlassable, sa femme atteinte de paralysie. L'âge et la maladie le contraignirent enfin à chercher refuge et aide auprès de sa fille, Mme Mélat, professeur agrégé au lycée de Toulouse. C'est dans cette ville qu'il a succombé, le 18 septembre 1959, à une crise d'angine de poitrine « après des souffrances très rudes, supportées avec un admirable courage, le même que celui qui a marqué sa vie entière », nous a écrit Mme Milou.

Ainsi s'acheva une longue vie de travail et de luttes, couronnée par un repli si parfait sur de nouveaux devoirs que sa

trace fut à peu près parfaitement perdue, non seulement par nous, de St-Cloud, mais aussi par le Syndicat des professeurs d'école normale, qu'il avait pourtant fondé et animé avec une grande énergie.

« Qu'un homme fasse son œuvre, a écrit quelque part Carlyle ; mais le fruit de son œuvre, ce n'est pas à lui de s'en prévaloir ». Un si parfait détachement n'est pas l'aspect le moins noble du ferme caractère d'Ernest Milou.

« Mon père, a bien voulu nous écrire Mme Mélat, a été un professeur très aimé de ses élèves de Châlons-sur-Marne. Il a littéralement « marqué » certains d'entre eux moralement et intellectuellement. J'ai été particulièrement émue de recevoir des lettres de quelques-uns d'entre eux qui ont tenu à m'écrire lorsqu'ils ont appris sa disparition par la presse de la Marne. Pourtant mon père, depuis plusieurs années, vivait dans un grand isolement avec sa malade qu'il voulait soigner seul et à laquelle il a « donné » les dernières années de sa vie. Ces anciens élèves qui ont voulu me dire leur admiration et leur affection pour lui, m'ont apporté le témoignage de son action bienfaisante et durable.

Il a toujours gardé une très grande curiosité intellectuelle, un vif esprit critique très lucide et très ferme. Il n'a jamais été en rien un « conformiste ». Il a été pour moi et pour ma jeune fille un guide intellectuel incomparable. C'est vous dire que je perds en lui non seulement un papa très cher, mais un ami toujours jeune et un cœur d'une générosité incomparable par sa délicatesse. Sa dernière parole a été une parole d'immense tendresse pour moi.

Oui, je crois que votre camarade Milou a été vraiment un beau et un grand caractère et je vous remercie de bien vouloir vous souvenir de lui. Il a été toujours très attaché aux écoles normales, si fier de leur appartenir, et combien de fois m'a-t-il raconté ses souvenirs de Saint-Cloud ! »

« Il peut vraiment, écrit Mme Milou, par son caractère énergique, son incomparable loyauté, être un exemple pour les jeunes qui prennent maintenant la relève ».

Inclinons-nous une dernière fois, avec les siens, devant cette ferme figure, devant cette vie parfaitement remplie et marquée par-dessus tout par un admirable courage.

H. C.

## René OZOUF

(1889-1959)

*Promotion 1910 - Lettres*

**N**É le 9 mars 1889, à Tourville (Manche), E. N. Saint-Lô, 1904-1907. Détaché Collège de Mortain, 1907-1910. Saint-Cloud et professorat, 1910-1912. Professeur E. P. S. Redon, 1912 ; E. N. Avignon, 1913 ; Rennes, 1914-1919. C. A. Inspection primaire, 1919. Inspecteur primaire Saint-Malo, 1920-1924. Directeur E. N. : Mende, Alençon, Chartres, 1924-1939. Inspecteur primaire de la Seine, 1939-1950. O. I. P., 1929. Médaille de la Résistance, 1944. Officier de la Légion d'Honneur, 1951. Décédé à Paris, 25 avril 1959.

Au soir du 14 juillet 1910, nous étions trente « littéraires », presque tous provinciaux, internés à l'École pour y subir le lendemain les épreuves orales du Concours d'entrée. Nous nous sentions habités de souvenirs illustres et, en même temps, dévorés d'inquiétude. Tombée l'euphorie de la réussite à l'écrit, une certitude nous tenaillait : la Maison, espoir suprême et suprême pensée, n'accueillerait qu'un élu pour deux appelés. Cependant de groupe à groupe s'échangeaient des noms de reçus « possibles », voire « probables ». Bientôt même un nom, souvent prononcé, s'imposa à tous. C'est que René Ozouf était marqué de signes favorables : il avait le visage barré d'une moustache authentique de Viking qui le faisait Normand autant que Gustave Flaubert ; — il portait une jaquette, non pas d'uniforme, mais d'instituteur détaché depuis trois ans déjà dans un Collège ; — enfin, la nouvelle était confirmée : ayant affronté les deux concours du Professorat et de Saint-Cloud, il bénéficiait d'une double admissibilité.

En octobre, pour les élus commencèrent les années heureuses de Saint-Cloud. Ozouf était là, bien sûr. Et son personnage se développait. De son détachement au Collège de Mortain, il avait gardé, avec la moustache et la jaquette, un appareil photographique important, supporté par une courroie passée en bandoulière, dont, pas plus que des attributs précédents,

il ne se séparait les jours de sortie. Cet appareil lui permit certains jours, de rapporter à l'École des clichés de paysages urbains et ruraux, ayant valeur de document, au témoignage de notre professeur G. Weulersse. Déjà le géographe percevait sous le photographe. Ozouf cependant ne négligeait aucune des possibilités d'enrichissement offertes par l'enseignement de l'École et les trésors du Paris tout proche. Cours, conférences, séances de bibliothèques, visites de monuments et de musées, expositions, théâtre, tout lui était sujet d'observation et d'acquisition. Et il était incomparable, revenu à sa table de travail, pour réunir des documents, rédiger des notes, constituer des dossiers assortis de bibliographies tenues à jour. A la fin de la deuxième année, quand la promotion se dispersa, c'était bien lui qui emportait le bagage de connaissances à la fois le plus riche et le plus directement utilisable pour les tâches quotidiennes du professeur comme pour les travaux de longue haleine du chercheur.

Son personnage naturellement grave et la somme de travail intelligent et méthodique qu'il abattait sans bruit conféraient à René Ozouf une autorité un peu distante. Tous ses camarades le tenaient en grande estime. Quelques-uns seulement connaissaient sa nature généreuse. Je l'avais découverte en deux circonstances mémorables. La première fois à une matinée du Français pour une représentation d'« Œdipe ». Nous occupions des places d'amphithéâtre ; nous avions la triple révélation du théâtre, de la tragédie et de Mounet-Sully. La fin du spectacle nous mêla à l'enthousiasme de fidèles passionnés, nos voisins, qui rappelaient sans fin l'illustre tragédien. La deuxième fois, à l'inauguration du monument Jules Ferry, des Tuileries. Nous faisons partie de la délégation représentant les élèves de l'École. La cérémonie avait déroulé ses pompes officielles. Aristide Briand, qui la présidait, se retirait, quand, non loin de nous, des Camelots du roi l'assaillirent aux cris de : « A bas l'école laïque ! ». Ce scandale nous jeta dans une indignation non contenue. Nous nous sentions atteints dans nos fiertés. Ozouf était le fils d'un Directeur d'école qui, au pays d'ouest, menait le difficile combat pour l'école de Jules Ferry. J'étais le fils d'un artisan, rebelle à toute pression confessionnelle, obstiné à répéter à ses enfants que le métier d'instituteur était le plus beau de tous. Ce jour-là, en protestant contre l'agression royaliste, nous communiâmes dans l'amour filial et les idéaux de la III<sup>e</sup> République. Nous fûmes amis.

En quittant l'École, nous nous étions promis de nous revoir souvent. Vinrent le service militaire, la guerre, les carrières déroulées dans des postes éloignés. De 1912 à 1940, je compte que nous nous rencontrâmes seulement trois fois. Mais les trois

rencontres, à leur date, et dans leur cadre, constitueront chacune un événement.

Mai 1915 : Ozouf, mobilisé à Rennes, me donne rendez-vous à l'hôpital d'Angoulême, où notre condisciple Piquet est soigné pour de graves blessures. Blessé moi-même et hospitalisé à Bordeaux, je fais le déplacement en m'aidant d'une canne. J'ai sous les yeux la photographie commémorant la rencontre : trois jeunes hommes, ayant fait amitié dans la paix et l'étude, affirment cette amitié confrontés au plus grand conflit de l'histoire.

Septembre 1924 : A la Sorbonne, Directeurs d'école normale et Inspecteurs primaires, réunis par le Directeur Lapie, sont informés des projets Herriot-François-Albert sur ce qui s'appelle l'École unique. En marge, je retrouve Ozouf, rajeuni. La moustache taillée et la jaquette abandonnée ? sans doute ; mais, plus encore, l'allégresse nouvelle de toute sa personne. Il vient d'épouser Mlle Marianne Brossolette, agrégée d'histoire et de géographie, et de traditions familiales pleinement accordées aux siennes : elle est la fille de l'Inspecteur Brossolette, et sœur de Pierre Brossolette, le futur héros de la Résistance. Il devine que sa jeune femme sera pour lui la meilleure des compagnes en même temps que la confidente parfaite de sa pensée et de son travail. Il envisage donc de donner de nouveaux développements à son activité professionnelle. Justement son mariage a coïncidé avec sa première nomination de Directeur d'école normale.

Juin 1932 : Nouvelle réunion à la Sorbonne pour le cinquantième des Ecoles de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses. L'allégresse d'Ozouf demeure. Allégresse de père de famille : il a deux garçons. Allégresse du Directeur d'école normale, dont la carrière s'ouvre aux espérances les plus légitimes. Allégresse du géographe, qui peut enfin répondre à l'appel d'une vocation ancienne. Ozouf m'explique le parti qu'il tire de l'utilisation conjuguée de la photographie et de la conduite automobile. Toutes les vacances, il les passe avec sa famille sur les routes de France. Il a partagé la France en régions d'étude. Il parcourt ces régions successivement, prenant clichés et notes, enrichissant des dossiers anciens, en ouvrant de nouveaux. Il a commencé à mettre en œuvre les ressources ainsi entassées. Il a publié une Géographie à l'usage des écoles normales, qui a trouvé audience dans d'autres secteurs.

Il envisage d'autres réalisations...

Et voici l'année 1940 ! A quelques mois de distance, j'ai suivi Ozouf à Paris. Nos carrières, après vingt-huit années d'éloignement, se sont rejointes, mais dans les désastres de la Patrie. C'est dans le malheur que se révèlent les grandes

âmes ; c'est dans les années noires de l'occupation que René Ozouf va réaliser définitivement, magnifiquement, sa destinée de citoyen, d'universitaire et d'homme tout court. Patriote et républicain, comme son père et les Brossolette, un frisson le parcourt tout entier au souvenir de la parole démoniaque d'Hitler se flattant d'avoir détourné le cours de l'histoire pour plus de mille ans ; il croit à la France de la Révolution, à la France des Droits de l'homme ; il n'admet aucune compromission, aucune complaisance à l'égard de l'occupant ; il ne faiblit pas quand lui sont révélées les conditions dramatiques de la mort de son beau-frère. Universitaire, il veut continuer, approfondir le sillon ouvert par les anciens. Il remplit donc strictement ses tâches professionnelles, tâches nombreuses et délicates, on s'en doute, à Paris et sa banlieue, dans les années d'occupation. Et cependant il ne peut abandonner les travaux qu'il a depuis longtemps sur le chantier et qui doivent servir à l'amélioration des méthodes d'enseignement. La nuit, dans des conditions défavorables d'éclairage et de chauffage, le voici donc géographe et cartographe : compulsant des notes, des atlas ; écrivant, dessinant, traçant des croquis et des coupes ; arrêtant avec sa chère compagne et collaboratrice les plans d'un « Nouveau cours de géographie pour l'enseignement du second degré » qui devait à tous égards mériter son titre et faire date. Et sa dignité d'homme s'affirme et s'achève, comme trop souvent, dans le sacrifice. A travailler si fort et si longtemps, ses yeux se sont usés : un œil est complètement perdu ; le champ visuel de l'autre se rétrécit sans cesse. Il doit prendre une retraite prématurée. Bientôt il ne peut plus sortir seul.

Je l'ai vu pour la dernière fois le 24 décembre 1958. Il allait partir avec Mme Ozouf, pour un séjour de deux mois sur la Côte d'Azur. Et comme tous les ans, dans les mêmes circonstances, ils m'avaient convié tous les deux à passer une journée avec eux. Il était parfaitement lucide, parfaitement au courant des événements de la politique intérieure et extérieure. Tous ces événements n'allaient pas à sa convenance, on s'en doute. Mais il restait ferme dans ses idées et confiant dans l'avenir. Nous nous embrassâmes. Je voudrais que Mme Ozouf, ses deux fils, Philippe et Jacques (tous les deux agrégés de l'Université), tous ceux qui ont connu et aimé René Ozouf, voient dans les lignes que j'achève, le témoignage d'une amitié de cinquante ans ; d'une amitié que n'a jamais ternie un sentiment mesquin ; d'une amitié dont je dirai enfin que je ne serais pas ce que je suis si elle n'avait pas été.

A. LACOSTE.  
30 avril 1960.

## Jean-Baptiste ROBERT

(1892-1952)

*Promotion 1913 - Lettres*

Il était né le 27 janvier 1892 à Viverols (Puy-de-Dôme). Elève de l'école normale de Montbrison, instituteur dans la Loire (1910-1912), il prépara ensuite St-Cloud en quatrième année d'école normale à Lyon, entra à l'École en 1913, fut mobilisé de 1914 à 1919, revint à St-Cloud achever sa scolarité d'octobre 1919 à mars 1920, fut nommé professeur à l'école primaire supérieure de Montbrison où il exerça 19 ans, fut à nouveau mobilisé en 1939 et acheva sa carrière (1939-1952) comme Directeur de l'E. P. S., puis Principal du Collège de La Souterraine. Il prit sa retraite à St-Etienne et dut subir peu après une intervention chirurgicale des suites de laquelle il devait mourir (fin 1952).

Le maire de La Souterraine conduisit une délégation aux obsèques de notre camarade « car (a bien voulu nous écrire son successeur) M. Robert a laissé un excellent souvenir dans la ville où il a exercé durant 13 ans ». J.-B. Robert laissa une veuve et un enfant, dont nous avons perdu toute trace.

Tels sont les documents que nous avons pu recueillir sur la vie et la mort de notre regretté camarade. A travers leur abstraction, ceux qui l'ont connu pourront évoquer une dernière fois sa figure, avant que ne la recouvre toute l'inéluctable oubli.

H. C.

## Jean-Jacques ROBERT

(1873-1959)

*Promotion 1892 - Lettres*

**M**me MARCELLE PERRY, Prats par Vélignes (Dordogne) a bien voulu nous écrire :

« J'ai le regret de vous annoncer la mort de mon père, Jean-Jacques Robert, ancien élève de l'école normale supérieure de Saint-Cloud.

Né le 14 mai 1873 à Lamothe-Montravel (Dordogne), il est allé à l'école normale de la Gironde à La Sauve. A sa sortie, il est entré à l'école normale supérieure de Saint-Cloud, promotion 1892 Lettres. A sa sortie de Saint-Cloud, il est envoyé avec une bourse du gouvernement à Burrough Road College à Richmond, en Angleterre, jusqu'en juillet 1897. Le 18 septembre 1897, il épouse Marie-Louise Boutin et va à l'école normale d'Angoulême comme professeur d'anglais et de français.

De 1904 à 1905, il est Inspecteur de l'Enseignement primaire à Figeac (Lot).

De 1905 à 1910, inspecteur primaire à Confolens (Charente).

Nommé Directeur d'école normale à Loches (Indre-et-Loire) de 1910 à 1921, il cumule de 1914 à 1918 les fonctions d'Inspecteur primaire et d'Inspecteur d'Académie.

Nommé Directeur du groupe scolaire d'Angoulême en 1921 — Ecole normale de la Charente, école primaire supérieure et école pratique de Commerce et d'Industrie — il prend sa retraite en 1930 et se retire à Prats par Vélignes, dans la vallée de la Dordogne.

Il s'occupe activement de la coopération des entreprises vinicoles et fonde une des premières caves coopératives de la vallée à Lamothe-Montravel, dont il est le vice-président puis le président et président honoraire.

Membre de la société archéologique de la Dordogne, il devient président des « Amis de Montcaret » réunis autour de ruines importantes gallo-romaines.

Il est, en plus, conseiller municipal de la commune de Saint-Seurin-de-Prats de 1936 à 1959.

En été 1957, une fête familiale célèbre ses soixante ans de mariage. Ses deux filles, trois petits-enfants, neuf arrière-petits-enfants l'entourent ainsi que les nombreux amis et voisins. Trois autres petits-enfants et trois arrière-petits-enfants sont absents, à Rome, au Maroc et aux États-Unis.

Le 26 mars 1959, il s'endort paisiblement après déjeuner et ne se réveille plus.

Fils de petits propriétaires, il repose maintenant dans la vallée qu'il a tant aimée ».

Qu'ajouter à un si parfait témoignage ? Sinon le tribut d'admiration du signataire de ces dernières lignes devant tant de vertu, de tranquille savoir, de dévouement efficace et discret, de parfaite sagesse. Ce vieux Saint-Cloud, tout de même, quel étonnant miroir des plus solides vertus de notre peuple ! Un pays n'a pas épuisé sa verve créatrice, qui sait extraire de ses flancs profonds des hommes si tranquillement exemplaires.

H. C.

## Pierre ROBERT

(1896-1959)

*Promotion 1919 - Sciences*

**N**OUS avons lu dans « le Monde », en mai 1959, l'annonce du décès de notre regretté camarade. Il était originaire du département du Nord. Agrégé des Sciences mathématiques, docteur ès Sciences, professeur au lycée Chap-tal, il n'entretenait avec l'Ecole que des rapports assez discontinus. Son activité s'était orientée plutôt vers l'école normale supérieure de l'Enseignement Technique, où il enseigna durant de longues années. Et sans doute aussi, une santé imparfaite le contraignait-elle à des ménagements et à une vie retirée.

C'était, intellectuellement, l'un de ceux qui, parmi nous, faisaient le plus honneur à notre Ecole.

H. C.

Au moment de publier ce mémorial, nous apprenons la mort de nos excellents camarades Marcel Camus, promotion 1913 Lettres, professeur agrégé d'allemand honoraire, décédé subitement à Paris le 30 avril dernier,

et Frédéric de Paemelaère, promotion 1900 Sciences, Ins-pecteur honoraire de l'Enseignement primaire, décédé à Paris le 13 mai.

En attendant que nous puissions leur rendre un plus digne hommage, nous prions Madame Camus et ses cinq enfants, et Madame de Paemelaère d'agréer l'expression attristée de notre sympathie.

## Les Deuils des Nôtres

Le Professeur Louis Domange, de la Faculté de Pharmacie de Paris, et ses enfants, Monsieur et Madame Adrien Champetier,

ont la douleur de vous faire part du décès survenu le 4 septembre 1959, de

Madame Jeanne DOMANGE

Professeur de Mathématiques Spéciales au lycée Fénelon

leur épouse, mère et fille,

à la suite d'une maladie impitoyable. Ils vous demandent de ne pas écrire, mais simplement de garder le souvenir de la disparue.

L'Inhumation a eu lieu au cimetière de Bourg-la-Reine, dans la plus stricte intimité.

Bourg-la-Reine, 9, Avenue du Château.

Adrien Champetier, cloutier de la promotion 1903 Sciences ;

Louis Domange, promotion 1924 et neveu de notre cher Goujon, Secrétaire Général de l'Ecole de 1903 à 1937.

Ce deuil nous touche donc de plusieurs parts.

Encore jeune, débordante d'intelligence et de vitalité, Mme Domange, frappée par le mal inexorable, continua à mener une vie toute normale d'apparence jusqu'à la limite de ses forces puis disparut avec une telle discrétion que ses plus

proches amis apprirent sa mort, qui la croyaient encore en parfaite santé. Mémorable exemple de décence, qui touche à l'héroïsme stoïque. « Ne te crois pas obligé de faire l'acteur tragique », écrivait déjà Marc-Aurèle, qu'un deuil cruel venait de meurtrir. Cette sagesse n'est donc pas perdue.

---

L'Inspecteur Général Franck présidait en décembre dernier une sous-commission du Concours de l'Inspection primaire. La session s'achevait le 14 et nous l'attendions le 15 après-midi à l'Ecole où il devait entamer, devant nos élèves-inspecteurs, une série de conférences.

Or, le 15 au matin, ce fut Mme Franck qui téléphona pour annoncer le décès de son mari. Le 14 après-midi, à l'examen, pris de malaise, il avait dû interrompre ses dernières interrogations, mais avait tenu à les reprendre et à les mener à bien pour permettre au Concours de s'achever. Il rentra ensuite chez lui, se coucha et mourut.

« Fais énergiquement ta longue et lourde tâche !.. »

---

Pendant les congés de Noël, deux de nos stagiaires africains, MM. Gando et Ondzié, élèves-inspecteurs, étaient partis en voyage d'études, laissant à Paris leurs jeunes épouses. A leur retour, ils les trouvèrent mortes, asphyxiées accidentellement.

L'une avait 19 ans, et laisse quatre enfants ; l'autre 17 ans et deux enfants. L'absurdité d'un tel destin est accablante.

---

Notre ami René Vignaud, Inspecteur d'Académie de Seine-et-Oise, a eu l'immense douleur de perdre, en décembre dernier, son jeune fils, tué au combat en Algérie.

Ancien élève de l'Ecole Nationale d'Administration, sous-préfet, officier de réserve, le jeune Vignaud était promis au plus éclatant avenir.

Le cœur se serre devant un tel désastre, qui a frappé de stupeur et de deuil tous les amis de notre éminent camarade. Puisse tant d'amitié et de sympathie le soutenir dans son dur calvaire et lui donner de surcroît la force d'aider Mme Vignaud à reprendre courage.

Nous avons appris avec tristesse le décès :

— de Mme Duthoit, mère de notre camarade Inspecteur primaire à Lille († 13 juin 1959) ;

— de M. Lécrivain, père de notre jeune camarade de la promotion 1950 († 11 août 1959) ;

— du jeune Rémi Revuz, 2 ans, fils de M. Revuz, professeur à la Faculté des Sciences de Poitiers, qui enseigna avec tant de verve les mathématiques à l'École au cours des récentes années ;

— de Mme Collet, mère de notre camarade J. Collet (promotion 1925).

— de M. Jeancoux, père de notre camarade (promotion 1942).

— de M. Desné, père de notre jeune camarade (promotion 1952).

A nos amis si durement éprouvés, notre fervente sympathie.

## Postface

« Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau  
Contre le fer épais des portes du tombeau. »

Or, ce nouveau Mémorial s'achève par une matinée des Rameaux où tout est joie neuve et plénitude.

Le jeune soleil pose sa pure lumière sur la tendre verdure des tilleuls et des marronniers, autour de cette Ecole où tous ces morts ont vécu, où leurs yeux, à présent fermés, se sont réjouis aussi de cette même splendeur du printemps ressuscité.

Que cette magnificence, à laquelle ils n'ont plus de part, leur soit aujourd'hui dédiée comme notre plus belle offrande. Et que la vie continue, qu'ils ont servie avec tant de courage et de sagesse.

H. C.

10 avril 1960.

IMPRIMERIE  
CORBIÈRE & JUGAIN  
ALENÇON

